Jung, ses inspirateurs et le New Age

Jacques Mabit[1], 10 Octobre 2021

La figure de **Carl Gustav Jung** (1875-1961), médecin psychiatre suisse fondateur de la Psychologie Analytique et psychologie des Profondeurs, ne peut être laissée de côté dans la liste des « inspirés du New Age ». En effet, il est, au-delà de son statut de psychanalyste, à la fois une référence quasi constante des séminaires d'évolution personnelle et des formations en psychothérapie transpersonnelle, mais aussi, dans sa démarche et ses explorations, un « inspiré » par de entités spirituelles, comme lui-même le reconnaît[2]. C'est- à-dire que grande partie de son savoir et de ses écrits ne procède pas de son propre fond sinon de "révélations" transmises par des « inspirateurs » appartenant au monde des esprits. La puissance et la richesse de sa pensée fascinent et suscitent l'admiration, et justifient d'autant d'examiner ses sources d'inspiration.

Selon le sociologue Paul Heelas, dans le Mouvement New Age, Jung est l' « *une des trois plus importantes figures du New Age* » avec Blavatsky et Gurdjieff[3]. Ses explorations dans des domaines aussi divers que l'alchimie, les philosophies orientales, le yoga (qu'il a pratiqué) et même jusqu'aux ovnis qui ont mérité un ouvrage de sa part[4], si elles ne sont pas forcément fondatrices du New Age, en tous cas ont[5] indéniablement alimenté ses formules syncrétistes. Cela lui vaudra quelques critiques féroces comme celle de Dominique Bourdin, docteur en psychopathologie et psychanalyse, qui pense que la description la plus appropriée de Jung est celle « *d'un prophète du 'retour du religieux', indépendamment des Églises traditionnelles, et précurseur du courant spirituel du New Age, selon lequel nous entrons désormais dans 'l'ère du Verseau'* »[6]. Ainsi, Jung représente une figure incontournable quand il s'agit de considérer la dynamique du mouvement New Age, ses sources, et les problèmes de discernement en relation avec ses « inspirateurs invisibles », ce qui méritera que l'on s'attarde un peu sur ses propres sources non-humaines.

En effet, Jung sera inspiré, entre autres, par deux esprits nommés Philémon et Basile. Une note de Marilyn Nagy signale que, dans sa lettre du 10 Juillet 1946 à Fritz Kunkel, à propos du livre de Stewart Edward White « The Unobstructed Universe », Jung précise : « *Dans chaque cas individuel je me dois d'être sceptique, mais sur le long cours je dois admettre que l'hypothèse des esprits donne de meilleurs résultats dans la pratique que n'importe quelle autre »*[7].

---

[1] Médecin fondateur du Centre Takiwasi, Pérou : www.takiwasi.com

[2] J'utiliserai ici des extraits de mon article : « Le sorcier, le fou et la grâce : les archétypes sont-ils des esprits désacralisés ? Réflexion à partir du chamanisme amazonien », in « Dangers et nécessité de l'individuation », IXe Colloque de Bruxelles (Juin 2014), Esperluète Ed. en co-édition avec L'Arbre Soleil, 2016, Belgique, particulièrement les paragraphes sur "Les puissances autonomes" et "Discernement sur la substantialité du Mal". Pour une synthèse assez précise de sa biographie, ver Carl Gustav Jung en Wikipedia.

[3] Paul Heelas, The New Age Movement: The Celebration of the Self and the Sacralization of Modernity, Oxford, Blackwell, 1996, p. 46.

[4] « Un mythe moderne, des « Signes du ciel », première parution en 1961.

[5] Jung and the New Age: A Study in Contrasts, Philadelphia, Pennsylvania, The Round Table Press Review, avril 1998, p. 1-11.

[6] Dominique Bourdin, « La Psychanalyse, de Freud à aujourd'hui », Rosny, Éditions Bréal, 2007, 317 p.

[7] Notre traduction et soulignement d'un extrait de Marilyn Nagy, « Philosophical Issues in the Psychology of CG Jung », Notes to Part I, Chapter I, note 18, p. 86, State University New York Press.

Dans le Livre Rouge (d'abord intitulé *Livre Noir*) de récente publication posthume (*Liber Novus*, 2009) Jung, faisant état de ses entretiens avec les esprits lors de ses exercices d'imagination active, rapporte lui-même ce passage surprenant où les esprits lui réclament, sans grande illusion, d'être reconnus comme des êtres à part entière :

> *Elie : « Libre à toi de nous qualifier de symboles, avec le même droit que tu peux aussi qualifier tes semblables de symboles, si tu en as envie. Mais nous sommes exactement aussi réels que tes semblables. Tu n'infirmes rien et ne résous rien en nous qualifiant de symboles. »*
> *Moi : « Tu me plonges dans une confusion effroyable. Vous prétendez être réels ? »*
> *Elie : « Bien sûr que nous sommes ce que tu nommes réels. Nous sommes là, et tu dois nous accepter. Tu as le choix. »*

Dans sa conférence de 1935, Jung évoque le « monde des corps subtils » où vivent des êtres possédant éventuellement une forme de corporéité mais également des êtres immatériels, la frontière lui semblant difficile à préciser[8].

Antécédents familiaux dans l'occultisme

La présence des entités apparaît de manière précoce dans sa vie du fait que sa mère est une femme passionnée d'occultisme, et sa dernière biographe (2007), Deirdre Bair[9], rapporte plusieurs épisodes étranges vécus par Jung auprès de sa mère, qui se passionne pour les tables tournantes et pour le dialogue avec l'au-delà. L'occultisme fervent de sa mère va de pair avec une dépression chronique pour laquelle elle fera des séjours fréquents et prolongés en maison de repos, étant absente pour son éducation assumée par des bonnes. En 1878, Jung a 3 ans, sa mère passe plusieurs mois dans un hôpital bâlois et à son retour elle ne partage plus de chambre avec son mari. Jung dort dans la chambre de son père et continuera à le faire jusqu'à ses 18 ans. À propos de cette absence, Jung commente : « *Cela m'a profondément perturbé que ma mère soit absente. Depuis lors, j'ai toujours ressenti de la méfiance lorsque le mot "amour'' est prononcé*"[10].

Il semble que sa maman était non seulement hors de la maison mais hors d'elle. En effet, les explications conventionnelles par les difficultés de couple de ses parents, ne rendent pas compte de "*l'atmosphère de la maison devenue insupportable*" selon sa secrétaire Aniéla Jaffé, surtout quand cette atmosphère est saturée de phénomènes paranormaux. « *Des choses terribles émanaient de la chambre de sa mère, des figures imprécises qui flottaient, sans tête, lumineuses. Carl ressentait des "peurs diffuses" et entendait des choses étranges la nuit... Il ne pouvait plus respirer et pensait qu'il allait suffoquer*"[11].

Jeune homme, Carl Gustav participe lui-même à des séances de spiritisme. Pendant ses études, à côté de ses activités scientifiques, il continuera toujours à assister à des séances de spiritisme organisées par la société d'étudiants "Zofingue".

---

[8] « Le Zarathoustra de Nietzsche. Notes du séminaire de 1934-1939. Huitième conférence, 13 mars 1935 », Cahiers Junguiens de Psychanalyse, N° 76, 1993/2

[9] Cette biographe, professeur aux universités Yale et Columbia aux Etats Unis, est l'auteur de plusieurs biographies minutieusement documentées. Elle a eu accès aux archives familiales de Jung.

[10] Catrine Clay (2017) «Laberintos, Emma, su matrimonio con Carl Jung y los primeros años del psicoanálisis», traduction de Óscar Luis Molina de l'original en anglais « Labyrinths » (2016), p. 38.

[11] Catrine Clay, op. cit, p.38.

Il fera du spiritisme le sujet de sa thèse de médecine[12] et, devenu psychiatre, sera même l'initiateur de plusieurs séances[13]. En effet, la matière première pour sa thèse, consacrée aux « phénomènes dits occultes » est constituée par les données des séances de spiritisme de la société Zofingue et par le cas d'une jeune médium de sa famille, Hélène Preiswerk (1880–1911), qui porte le même patronyme que sa mère. "*L'occulte faisait partie de la vie quotidienne de nombre des Preiswerk*"[14].

Jung a 20 ans (1895) lorsque son père décède et, pour des raisons financières, il déménage avec sa mère et sa sœur « *chez les Preiswerk, dans un vieux moulin délabré, à la périphérie de Bâle. Le déménagement au moulin a mis Carl en contact direct avec le spiritisme et l'occultisme, cette branche familiale était pleine de voyants, avait des visions, entendait des voix et organisait des sessions. Il assistait régulièrement à des séances au moulin, tenu par sa cousine Helly* »[15].

En juin 1895, il étudie le phénomène des tables tournantes au sein même de sa famille, observant le cas de sa cousine Helly, reconnue comme médium, et rassemble des matériaux qu'il utilisera durant toute sa carrière[16]. Il accorde une large place dans sa thèse aux étrangetés psychiatriques observées chez les médiums et à l'étude des phénomènes de conscience modifiée comme la cryptomnésie, les messages des défunts, la clairvoyance et les rêves prophétiques. Cet intérêt pour ce domaine méprisé par la médecine est conforté par des lectures d'ouvrages spirites tels que ceux de Johann Zöllner, de Crookes ou de Swedenborg. À la même époque (1903), Jung se penche sur le phénomène du somnambulisme médiumnique.

Dans notre perspective des infestations[17], on peut donc raisonnablement se demander jusqu'à quel point Jung n'a pas été infesté très tôt, tant par l'héritage de sa mère que sa propre participation à ces pratiques. Ces infestations manifesteront leur présence durant toute son existence. A douze ans, « *l'année du destin* » assure-t-il, il « *remplit des pages entières de caricatures* » et ajoute à ce propos « *Aujourd'hui encore[18], au moment de m'endormir, il arrive que de telles caricatures m'apparaissent: figures grimaçantes en perpétuel changement* »[19]. Les « caricatures » ressemblent davantage à des figures démoniaques qui se jouent de lui et qui, malgré toute son exploration intérieure conséquente, persistent depuis sa puberté et lui rappellent leur présence à la faveur de l'état hypnagogique de l'endormissement[20].

Par ailleurs, nous avons observé dans notre pratique clinique comment les héritages spirituels se transmettent préférentiellement (mais non exclusivement) par les lignées sexuelles et ce, à partir de la troisième génération, le grand-père paternel pour les hommes et la grand-mère maternelle pour les femmes, tandis que le père et la mère transmettent l'héritage psychique et biologique. Or le grand-père paternel de Jung, recteur de l'Université de Bâle, son homonyme par ailleurs et prétendant être un fils illégitime de Goethe, se trouve être franc-maçon et deuxième Grand Maître de la Grande Loge suisse

[12] "Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene, 1902 (Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes).
[13] Deirdre Bair (trad. Martine Devillers-Argouarc'h), Jung. Une biographie, Paris, Flammarion, coll. « Grandes Biographies », 2007, pp. 30-32.
[14] Catrine Clay, op. cit, p.47.
[15] Catrine Clay, op. cit, p.50.
[16] Henri F. Ellenberger, « Carl Gustav Jung et Hélène Preiswerk. Étude critique avec documents nouveaux », dans Médecine de l'âme. Essai d'histoire de la folie et des guérisons psychiques, Paris, Fayard, 1995, p. 375-388.
[17] Nous utilisons le terme « d'infestation » pour désigner le parasitage des humains par des entités spirituelles maléfiques (mauvais esprits), allant de la simple contamination à la possession massive.
[18] C'est-à-dire à la fin de sa vie, au moment de rédiger ses Mémoires.
[19] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.50.
[20] État particulier de semi-conscience entre la veille et le sommeil où le sujet est suffisamment conscient pour se souvenir de ce qui se produit dans son subconscient.

Alpina. Il sera aussi le fondateur en 1857 d'un établissement pour des enfants handicapés mentaux: la « Fondation de l'espérance » (Zur Hoffnung). Tandis que son père se consacre lui au sacerdoce et devient pasteur luthérien[21] de campagne et aumônier de l'hôpital psychiatrique de Friedmatt, à Bâle. Le conflit entre les héritages spirituels de son père (chrétiens) et ceux de son grand-père (gnostiques), en se surajoutant aux influences spirites et occultistes de sa mère, semblent avoir généré le conflit permanent de Jung entre le psychique et le spirituel d'une part, et entre les sources chrétiennes et ésotériques et gnostiques d'autre part. La lignée paternelle juxtapose paradoxalement la maçonnerie gnostique et le christianisme, mais le père et le grand-père se rejoignent dans la fréquentation de patients présentant des troubles mentaux. La lignée maternelle juxtaposera à son tour les pratiques occultes et le christianisme luthérien, comptant huit pasteurs chez les oncles maternels.

Les sources occultistes gnostiques de la maçonnerie ont été largement exposées par l'historien Jean-Claude Lozac'hmeur (2015) qui en signale les inspirateurs :

> « *Il a existé dans toutes les civilisations une religion primitive diamétralement opposée à la tradition biblique, et dont on retrouve des vestiges dans les mythologies et les folklores. Dans ce culte à mystères, qui correspond à la « Tradition Primordial » des gnostiques modernes, Satan était représenté comme le « Dieu Civilisateur Porteur de Lumière ». (...) Cette tradition n'était connue dans son intégralité que d'un petit nombre, le peuple n'ayant accès qu'à l'enveloppe des mythes dont il ne pénétrait pas le sens caché (...) La Franc-Maçonnerie est la forme moderne prise par ce très ancien culte (...). Plus étonnant de la part d'une organisation qui affiche volontiers son rationalisme : comme la Rose-Croix, la Franc-Maçonnerie se réfère à de mystérieux « Supérieurs Inconnus » étrangers à l'humanité ordinaire et qui inspireraient son action, ce qui implique le recours à des pratiques relevant du spiritisme ou de la nécromancie (...) Il est clair que la Franc-Maçonnerie comme la Rose-Croix adhère au projet prométhéen de lutte contre le Dieu de la Bible qualifié de « Tyran », projet qui a pour pendant la divinisation de l'Homme. En un mot elle n'est pas athée… mais bel et bien antithéiste* »[22]

Catrine Clay signale que « *A l'automne 1913, Jung craint d'être en proie à un trouble psychique et sait qu'il y a eu diverses maladies mentales dans les générations antérieures de sa famille* ». Bien qu'elle ne précise pas lesquelles, ces antécédents peuvent rendre compte de possibles transmission d'infestations transgénérationnelles, de l'intérêt familial pour l'occultisme d'une part et pour la pathologie mentale d'autre part[23].

On peut donc à juste titre poser l'hypothèse chez Jung d'un lourd héritage toxique au niveau spirituel tant du côté de la lignée paternelle que maternelle. Si à cet héritage transgénérationnel on ajoute l'effraction précoce de son intégrité psycho-spirituelle par un esprit d'inceste dont nous allons traiter maintenant, le petit Carl Gustav, dès sa toute prime enfance, se trouverait sous emprise de multiples entités malignes qui vont annexer sa liberté et peser singulièrement sur sa perception de la réalité extérieure aussi bien que de son univers intérieur. La considération du parcours ultérieur et des écrits de Jung à la lumière de ces influences spirituelles démoniaques mortifères, peut rendre compte de nombreux aspects de sa vie et du contenu de son œuvre. En particulier, sa forte ambivalence face au catholicisme, sa longue quête occultiste et ésotérique, sa prétention à assumer comme destinée un rôle quasi messianique au sein de la modernité, semblent ne pouvoir relever de simples constellations psychiques mais d'une équation spirituelle non résolue du fait du déni de sa part et de celle de ses

[21] Le luthéranisme est une des branches du protestantisme la plus proche de la doctrine catholique.
[22] Jean-Claude Lozac'hmeur (2015) Les origines occultistes de la franc-maçonnerie - Ed. des Cimes, pp.42-43 et p.125. Voir présentation vidéo ¨ https://www.youtube.com/watch?v=B8KYoBNLf8Y&feature=youtu.be
[23] Catrine Clay, op. cit. p.246.

affiliés de reconnaître l'existence ontologique du Malin et de son emprise sur sa propre vie. Cette hypothèse que nous argumentons ici prendra sans doute des allures de blasphème ou d'hérésie aux yeux de ses disciples tant la stature de Jung semble le rendre intouchable et suscite une espèce de révérence sacrée.

Notre objectif en l'occurrence ne vise pas la personne-même de Jung mais plutôt la mise à jour, à partir de son exceptionnelle influence chez nos contemporains, des enjeux spirituels d'une extrême importance qui se cachent dans son œuvre dont le potentiel hautement toxique à nos yeux est étonnement tenu sous silence.

Jung victime d'inceste

Dans son livre, « *Psychanalyser Jung* »[24], Pierre Trigano plonge dans les souvenirs, rêves et fantasmes que Jung relate dans ses Mémoires[25] et démontre que Jung a été victime d'un abus sexuel incestueux dans son enfance, l'attribuant de façon vraisemblable à un de ses oncles pasteurs. Dans une analyse intéressante de cet ouvrage, Jean Galiardi, affirme que « *Jung lui-même a évoqué cet inceste dans une lettre qu'il a envoyée à Freud en 1907, dans laquelle il dit : 'petit garçon, j'ai succombé à l'attentat homosexuel d'un homme que j'avais auparavant vénéré'. Sa biographe Deirdre Bair a recueilli des témoignages de proches permettant de confirmer l'abus et d'établir la responsabilité de la famille proche »*[26].

Même si Jung ne reconnaîtra jamais la dimension incestueuse de l'abus subi dans son enfance, il ne s'agissait pas d'un problème qui lui étant étranger puisqu'il se produisait avec fréquence dans le milieu rural où il a vécu enfant. *« L'inceste et les perversions n'étaient pas des nouvelles remarquables pour moi et ne nécessitaient aucune explication particulière. Les choux prospèrent sur la merde que j'avais toujours pris cela pour acquis »*[27]. On remarquera la manière lapidaire de traiter de l'inceste, une des plus graves perversions sexuelles.

Dans notre expérience clinique, nous avons observé que l'abus sexuel offre une possible porte d'entrée aux entités malignes et la gravité de l'effraction est amplifiée par le fait que l'abuseur soit un membre de la famille (inceste) d'un part et d'autre part que ce soit une personne consacrée (pasteur). Ce traumatisme précoce de Jung représente un triple abus : physique, psychique et spirituel, et doublement spirituel dans ce cas puisqu'associant esprit d'inceste et religion.

Cet évènement essentiel, autour de 3-4 ans, pourrait être facilement relié à ce que Jung dans ses Mémoires décrit comme son « *premier traumatisme conscient* » et ensuite le « *premier rêve dont je puisse me souvenir* »[28].

Le premier traumatisme conscient est constitué par le souvenir de l'observation d'un « *inoffensif prêtre catholique* » se rapprochant progressivement de sa maison et qu'il finit par mieux distinguer : « *c'était vraiment un homme qui portait une sorte de robe noire descendant jusqu'à ses pieds. A sa vue, je fus saisi d'une frayeur qui grandit rapidement jusqu'à devenir une terreur mortelle, car en*

[24] Pierre Trigano (2016), Psychanalyser Jung, Réel Editions.
[25] C.G. Jung, Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, Editions Gallimard, 1973.
[26] La voie du rêve, Un blogue dédié au travail du rêve et à la méditation, à la pleine conscience et surtout à la beauté de vivre, Psychanalyser Jung, vendredi 21 juillet 2017, Jean Gagliardi. http://voiedureve.blogspot.com/2017/07/psychanalyser-jung.html
[27] Catrine Clay, op. cit p.138
[28] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées. p.30.

moi se formait l'idée terrifiante : C'est un jésuite », et vue son ignorance à cet âge de ce qu'est précisément un jésuite, Jung le met en relation avec une conversation entendue peu avant et qui lui avait laissé penser que « *les jésuites étaient particulièrement dangereux, même pour mon père* ». Et de commenter ensuite : *« L'homme qui descendait la route devait évidemment être déguisé, pensai-je. C'est pourquoi il portait des habits de femme. Vraisemblablement de mauvaises intentions l'habitaient* ». En effet, quelles intentions malveillantes pourrait avoir un homme féminisé et qui menaçerait même la puissance virile et supposée protectrice de son géniteur ? L'allusion à la conversation de son père avec des collèges est-elle suffisante pour créer cet état de panique ou bien cela fait-il écho à un traumatisme personnel associant abus sexuel, confusion homme-femme et malveillance ?

Le premier rêve conscient de Jung qui suit immédiatement cet évènement, semble abonder dans le sens de l'inceste par un religieux. Jung rêve d'un trône royal où siège un énorme phallus dont « *il avait l'impression qu'à chaque instant il pouvait, tel un ver, descendre de son trône et ramper vers moi. J'étais comme paralysé par l'angoisse* ». Alors que retentit la voix de sa mère « *soudain qui criait : 'Oui, regarde-le bien, c'est l'ogre, le mangeur d'hommes !'* », ce qui le réveille en sueur avec une « *peur infernale* » ajoute-t-il.

Jung avouera dans ses Mémoires n'avoir jamais pu élucider si l'avertissement de sa mère lui signalait que le jésuite-Jésus n'était donc pas celui qui mange les enfants ou bien au contraire « *que le sombre 'Seigneur Jésus', le jésuite et le phallus étaient identiques* ». Cette difficulté pourrait se rapporter au fait que Jung n'évoque nullement l'hypothèse d'une relation avec un abus sexuel (« *il ne saurait être question d'un résidu de souvenir* ») et détourne rapidement l'interprétation vers le champ rituel et symbolique. On perçoit cependant les restes d'un effroi non digéré quand il reconnaît que « *le phallus de ce rêve semble, en tous cas, un dieu souterrain qu'il vaut mieux ne pas mentionner* » et on peut y reconnaître le silence ou consigne de mutisme qui s'impose aux personnes incestuées.

De plus, se pose l'évidente question de la connaissance de l'érection d'un sexe masculin adulte chez un enfant de cet âge, élément que Jung esquive sans même l'évoquer. Avant de faire appel à des considérations mythiques, la simple logique devrait suggérer la possibilité d'une expérience réelle. Comme le remarque Jean Gagliardi, « *il semble avoir écarté d'emblée toute interprétation sexuelle pour y voir seulement le début de sa vie spirituelle* ».

Cette injonction au silence se perpétuera durant toute la vie de Jung par une certaine forme de culture du secret. Elle commence en particulier, après le rêve du phallus (donc après l'abus sexuel), avec la sculpture d'un petit fétiche, « *un petit bonhomme d'environ six centimètres de long avec une 'redingote, haut de forme, souliers reluisants'. Je le teignais de noir… Le tout restituait mon grand secret auquel, d'ailleurs, je ne comprenais rien... Je le cachais… J'en éprouvai une grande satisfaction, car personne ne le verrait…. Et le sentiment troublant de désunion d'avec moi-même disparut* ». Et Jung remettra à son personnage, « *à la dérobée* », des « *petits rouleaux de papier sur lequel j'avais, au préalable, écrit quelques mots pendant les heures de classe, en une écriture secrète* ». Si Jung reconnaît que cet objet *« était la première tentative, encore inconsciente et enfantine, de donner forme au secret »,* il n'établit pas la relation avec l'abus sexuel malgré les caractéristiques ecclésiastiques du personnage et la proximité du rêve avec le phallus, même si par ailleurs il considère cet événement comme *« l'essentiel de sa première jeunesse… de la plus haute importance ». « Toute ma jeunesse peut être envisagée sous le signe du secret* »[29]. Le mutisme et le secret à propos de ce *« domaine inquiétant dont on ne devait jamais parler »,* le *« jésuite »* et le *« phallus »,* le maintiendront coi toute sa vie durant *: « je n'ai jamais raconté à personne… ».* Le

[29] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.61.

« petit bonhomme sculpté » et ce qui s'y rattache sombreront dans l'oubli *« avec une perte complète de mémoire qui durera jusqu'à ma trente-cinquième année »*[30], ce qui ne manque pas d'évoquer les amnésies post-traumatiques qui suivent les abus sexuels, et en particulier les incestes, et qui peuvent durer des décennies[31].

A noter que le personnage ainsi sculpté n'évoque d'ailleurs point un jésuite, puisqu'il est en habit civils avec un haut de forme, mais plutôt un pasteur luthérien. La figure du jésuite semble avoir servi de réceptacle d'un détournement inconscient pour permettre d'écarter le questionnement sur l'identité de pasteur de l'abuseur, en étant à la fois suffisamment proche (deux ecclésiastiques) pour que fonctionne l'analogie et suffisamment marginalisée en ayant été préalablement offerte comme différente et dangereuse par les commentaires du père en ce qui concerne les jésuites. La pensée magique de l'enfance de Jung, et de l'enfance de l'humanité (les fétiches), l'ont conduit à poser un acte de magie lui permettant initialement de dépasser les forces dissociatives (« *le sentiment troublant de désunion* », dit-il) découlant de l'inceste. On peut cependant s'étonner que plus tard, avec la levée de l'amnésie, Jung maintienne le secret et ne tente pas de dépasser l'acte magique par une démarche d'intégration psychique et de pardon.

Cette tonalité incestueuse apparaît quand, en 1907, s'installe la crise de la séparation d'avec Freud. Ce sont les conversations avec Freud qui ont fait ressurgir le souvenir des abus jusqu'alors refoulés. La figure paternelle de Freud avec lequel il est en désaccord, notamment à cause de son réductionnisme de l'inconscient au sexuel, réactive l'environnement incestueux. Dans une lettre de cette époque, il écrit à Freud : *« Ma vénération pour vous a quelque chose de nature 'religieuse'. Et bien que cela ne me dérange pas vraiment, cela semble quand même désagréable et ridicule en raison de ses indéniables nuances érotiques* ». Il le rapporte à l'abus sexuel sans considérer la connotation incestueuse avec Freud perçu comme un père, associant des éléments de nature religieuse et érotique. Il ajoutera que « *cela rend franchement désagréable d'établir des amitiés intimes avec des collègues masculins* »[32].

À une autre occasion, Jung sera confronté à une figure similaire qui lui présentera un miroir incestueux-homosexuel. Freud a envoyé à Jung un psychiatre, Otto Gross, membre de la fraternité psychanalytique, qu'il considérait comme étant d'un génie comparable à celui de Jung, pour le traiter d'un problème de dépendance à la cocaïne et aux opioïdes. Mais Gross, anarchique et charismatique, souffrait également de « *schizophrénie née de son enfance et avec une fixation homosexuelle sur son père, qui l'avait conduit à la masturbation obsessionnelle dès son plus jeune âge* ». « *Gross a été infidèle à sa femme en série et s'est proclamé révolutionnaire, arguant que la liberté politique et sexuelle allait de pair, prêchant la polygamie comme la seule solution au mariage. Jung s'est entièrement livré, presque immédiatement, à cette vision du monde* ». Le traitement a été un échec retentissant et Jung l'admettra : « *J'ai vécu avec Gross trop d'aspects de ma propre nature, très souvent il ressemblait à un frère jumeau* »[33].

Les caractéristiques entourant l'évènement fondateur, depuis le trouble éprouvé, l'impossibilité et interdiction d'en dire mot, la stratégie du secret et sa durée, les éléments sexuels et religieux associés, l'amnésie post-traumatique avec retour du refoulé trente ans après, renvoient inévitablement à un abus sexuel plus qu'à une initiation précoce et spontanée. De fait, l'initiation peut découler d'un traumatisme initial ensuite suffisamment élaboré au niveau psychologique et dépassé, ce qui requiert

[30] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, pp.40-43.
[31] Voir : Muriel Salmona (2013) Le livre noir des violences sexuelles, Dunod ed.
[32] Catrine Clay, op. cit p.51.
[33] Catrine Clay, op. cit. pp. 174-175.

la reconnaissance progressive et pleine de la réalité de l'événement afin de dépasser les fantasmes qu'il a suscités.

Dans une autre partie du rêve, Jung descend dans une grotte et y trouve « *un autre être sur le trône doré, un être inhumain, issu des ténèbres* » qui « *se nourrissait de chair humaine* ». Ce n'est que cinquante ans plus tard qu'il l'associe à « *l'anthropophagie dans le symbolisme de la communion* ». Curieusement, il n'évoque pas le dieu Baal alimenté par les rites sacrificiels d'enfants et duquel le Christ se différenciera face aux Pharisiens, affirmant qu'il chasse les démons par le « doigt de Dieu » et non par Béelzébul[34], chef des démons (Luc 11, 14-20). Ce même Baal représente par ailleurs la source des courants gnostiques qui traversent l'œuvre de Jung. On notera que la vision symbolique et virtuelle de la communion chez les Protestants peut alimenter l'image d'anthropophagie, tandis que la Présence Réelle du Christ sous les espèces du pain et du vin dans la consécration eucharistique catholique la rend plus difficile, voire impossible, puisqu'il s'agit là d'une théophagie, un aliment surnaturel, et non de l'anthropophagie, et que en communiant au Corps et au Sang du Christ, c'est le communiant qui s'assimile au Christ et non pas l'inverse - c'est-à-dire le communiant qui assimilerait le Christ - comme dans un processus habituel de consommation et digestion d'une nourriture naturelle. Pour qu'il y ait anthropophagie, il faudrait qu'il y ait similitude stricte de nature entre le communiant et le Corps du Christ, ce qui n'est pas le cas puisque le Christ est également de nature divine.

Pourtant Jung se rend compte que l'inspirateur de ces rêves est d'une « *intelligence supérieure* » et se pose, sans y répondre précisément, la question de son identité « *Qui donc parlait en moi ? A qui appartenait l'esprit qui avait imaginé ces évènements* »[35]. Il concède que cet « *hôte étranger venu d'en haut et d'en bas » … « troublait l'enfance la plus tranquille, la plus innocente* » mais finalement pour considérer que c'était pour le doter d'une « *lourde prescience de la vie humaine la plus mûre* » et lui offrir une « *sorte d'initiation au royaume des ténèbres* ». On s'étonne à cet endroit que Jung écarte l'éventualité d'une initiation au royaume des lumières et puisse postuler que cet initiateur puisse venir aussi bien d'en-haut que d'en bas.

Déjà pointe chez Jung cette prétention à une certaine élection à destinée universelle et tournée de façon préférentielle vers la mort plutôt que la vie, vers les ténèbres plutôt que vers la lumière. Il place sa propre expérience qui émerge des profondeurs (d'en bas) comme s'il s'agissait d'un symbole à vocation universelle et procédant d'un monde supérieur (d'en haut).

Cette assimilation indistincte d'en haut avec en bas a été vite détectée par son contemporain, l'orientaliste et métaphysicien français René Guénon (1886-1951), comme une confusion lamentable considérant que Freud a déjà établi cette « *fausse spiritualité* », en assimilant les produits du subconscients (d'en bas) avec le « *symbolisme traditionnel authentique* » (d'en haut) et que Jung « *a considérablement aggravé les choses* » quand « *il a cru pouvoir se référer de manière interchangeable à la fois à l'origine des symboles eux- mêmes et à celle de leurs caricatures pathologiques* » Même si « *ces dessins [symboles] présentent parfois, par rapport aux vrais symboles, une sorte de ressemblance 'paradoxale' qui est plutôt inquiétante quant à la nature de ce qui les*

[34] L'étymologie et la signification du terme sont discutées et malaisées à établir. Dans le IIe Livre des Rois (I, 2), il est fait mention de « Baal Zebub, dieu d'Eqrôn ». Littéralement, la formule signifie « maître (Baal) des mouches », acception que le grec des Septante a adoptée en traduisant par Baal-myia, « Baal-mouche ». Les textes rabbiniques parlent d'un « Seigneur du fumier », évoquant par là le sacrifice offert aux idoles (le verbe zabal est employé dans le sens d'« enfumer »). Il semble cependant que les Évangiles aient conservé le nom primitif Baal-Zebul, « Baal le prince », d'une divinité phénicienne et cananéenne connue. Les tablettes d'Ugarit le confirment : selon le cycle de Baal, on rendait un culte au « Zubulu (prince), Seigneur de la terre ». Encyclopedia universalis.

[35] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.34.

inspire ». Guénon soupçonne que derrière cela se cache un « inspirateur inquiétant ». Il dénonce l'invention d'un « inconscient » inexistant qui en réalité « *appartient à ce que les psychologues appellent plus communément le 'subconscient', c'est-à-dire l'ensemble des extensions inférieures de la conscience »,* tandis que les symboles supérieurs viennent du « supraconscient »*, « c'est-à-dire ce par quoi s'établit une communication avec le surhumain, tandis que le 'subconscient' tend, à l'inverse, vers l'infrahumain* ». La confusion permanente qui a été faite entre le « subconscient » et le « supraconscient » entraîne une « *véritable inversion* ». « *Le 'subconscient', grâce à son contact avec les influx psychiques de l'ordre le plus bas*[36]*, imite effectivement le 'supraconscient' ; ceci, pour ceux qui se laissent duper par de telles contrefaçons et sont incapables de discerner leur vraie nature, donne lieu à l'illusion qui conduit à ce que nous avons appelé une «spiritualité à l'envers »*[37].

Quoiqu'il en soit, Jung est très clair sur le fait qu'à partir de ces expériences, Jésus lui apparaîtra comme suspect, et qu'il ne pourra jamais établir une relation authentique avec Lui, qu'il n'arrivera jamais « *à surmonter sa secrète méfiance* ». Au vu de cette partie souterraine épouvantable qui lui aurait été révélée, « *Le 'Seigneur Jésus' n'a jamais été, pour moi, tout à fait réel, jamais tout à fait acceptable, jamais tout à fait digne d'amour* ». Il ne pourra plus retrouver le Seigneur Jésus bienveillant, protecteur, aimable, réconfortant, qui gardait ses nuits grâce à la prière enseignée par sa mère:[38]

« Étends tes deux ailes
O Jésus, ma joie,
Et prends ton poussin en toi.
Si Satan veut l'engloutir
Fais chanter les angelots :
Cet enfant doit rester indemne »

Jésus est alors associé pour lui à une « *sorte de dieu des morts* », en particulier à partir du décalage qu'il perçoit entre les discours sur Jésus et son amour, venant principalement de « *gens en redingotes noires, aux souliers reluisants, qui évoquaient toujours en moi les enterrements. C'étaient les collègues de mon père et huit oncles tous pasteurs* ». Et entre eux l'abuseur. Cette défiance est en effet davantage compréhensible quand on la relie au traumatisme de la trahison de la confiance mise dans l'oncle pasteur abuseur. Un représentant du Christ en même temps abuseur ne saurait que procéder d'un Christ lui- même abuseur.

Comme on peut l'observer cliniquement après des infestations, ces esprits de mort suscitent un attrait malsain et irrépressible envers tout thème morbide. C'est le cas de Jung qui éprouve alors une fascination pour les cadavres et « *au grand effroi de ma mère, j'étais également fasciné lorsque je regardais abattre un porc »*.[39]

[36] Malgré son jugement sévère, il est remarquable que Guénon, étant franc-maçon et ésotériste, n'identifie pas clairement cet inspirateur maléfique à des entités spirituelles autonomes et se borne à parler vaguement d'« influences psychiques de l'ordre le plus bas » ou ailleurs « de la psyché diffuse des régions inférieures du monde subtil ».
[37] René Guénon, Símbolos fundamentales de la ciencia sagrada, Compilación póstuma establecida y presentada por Michel Vâlsan, Paidos Ibérica ed.
[38] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées. p.19
[39] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.35.

La profanation du sacré

Toujours dans cette douzième année fatidique, Jung aura une visualisation lucide: *"…devant mes yeux se dresse la belle cathédrale [de Bâle] et au-dessus d'elle le ciel bleu; Dieu est assis sur son trône d'or très haut au-dessus du monde et de dessous le trône un énorme excrément tombe sur le toit neuf et chatoyant de l'église; il le met en pièce et fait éclater les murs »*[40]. Cet événement très connu des jungiens semble inévitablement renvoyer pour de nombreux commentateurs à une forme de libération des contraintes ecclésiastiques, des structures oppressantes de l'Église, pour atteindre une spiritualité qui la transcenderait. On y perçoit un écho avec ce que plus tard décrira Jung lors de son voyage en Inde (1937) où il dit se libérer définitivement de son trouble envers le christianisme pour rejoindre une non- dualité similaire à l'Atman hindou. En somme, l'Église (catholique) représenterait un obstacle à une spiritualité libre et épanouie et, non seulement l'on pourrait s'en passer, mais il serait même souhaitable de la détruire.

La prise en compte des circonstances et détails de cette vision diurne[41] permet en réalité une toute autre lecture et, dans ses Mémoires, Jung fera même de cet événement le moment-clé de la connaissance de la grâce divine.

L'événement se déroule en trois phases.

Dans la première phase, il connaît un avant-goût sensible de cette grâce divine. Malgré sa réticence envers les églises catholiques dont il a déjà fait part, passant un beau jour d'été devant la cathédrale de Bâle, il est emporté par une espèce d'exaltation à la fois esthétique et mystique. « *Le ciel était merveilleusement bleu dans la rayonnante clarté du soleil. Le toit de la cathédrale scintillait, le soleil se reflétait dans les tuiles neuves, vernies et chatoyantes. J'étais bouleversé par la beauté de ce spectacle et je pensais : 'Le monde est beau, l'église est belle et Dieu a créé tout ça et il siège au-dessus, tout là-haut dans le ciel bleu sur un trône d'or…*' ».

Alors survient une seconde étape où cette expérience est brutalement interrompue par l'injonction impérative de ne pas penser plus avant au risque de commettre l'irréparable. « *Là-dessus un trou, et j'éprouvais un malaise étouffant… J'étais comme paralysé… quelque chose de terrible risque de se passer… il faut absolument que je m'en approche…* ». Jung se sent menacé de commettre le plus grand péché qu'il soit, « *celui que l'on commet contre le Saint-Esprit et pour lequel il n'y a pas de remède* »[42]. Une terrible angoisse métaphysique le saisit de la damnation éternelle en enfer. Il résiste autant que faire se peut à cette impulsion dont il se sent victime : « *Je ne l'ai fait ni ne l'ai voulu. C'est venu vers moi comme un mauvais rêve* ». Le tourment va durer trois jours épuisants durant lesquels il cherche d'où peut provenir cette injonction maligne. Remontant la chaîne de ses ancêtres, il aboutira au péché originel d'Adam et Éve et en tire la conclusion que le péché originel aurait été voulu par Dieu. « *Dans son omniscience, Dieu avait tout organisé pour que nos premiers parents fussent obligés de commettre le péché. Par conséquent, c'était l'intention de Dieu qu'ils commettent ce péché »*. Il en déduit que dans son cas, Satan était donc « *l'instigateur de ces difficultés désespérées* » et s'étonne lui-même, a posteriori « *que, pas un seul instant, je n'aie pensé que le diable aurait pu me jouer un tel tour* ». Se sentant en quelque sorte autorisé à transgresser l'interdit, et à bout de résistance, dans un acte de foi *(« Dieu…veut également mon courage… Il me donnera Sa grâce et Sa lumière »*), « *rassemblant tout mon courage, comme si j'avais eu à sauter dans les enfers* », Jung

[40] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.59.
[41] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, pp.56-61.
[42] « Le péché contre l'Esprit est le seul qui ne sera pas pardonné, ni en ce monde ni en l'autre ». Ces paroles de Jésus sont rapportées par les trois évangiles synoptiques sous des formes très voisines (Matthieu 12,31-32 ; Marc 3,28-30 et Luc 12,8).

se laisse aller à « *penser l'inconcevable* » et lui apparaît alors la scène de l'étron de Dieu détruisant l'église.

Dans une troisième étape résolutive, se rendant compte de l'inanité de son « péché » et de l'absence de condamnation, survient « *un immense allégement et une indescriptible délivrance ; au lieu de la damnation c'était la grâce qui était descendue sur moi et avec elle une indicible félicité… Or, c'est l'obéissance qui m'avait apporté la grâce, et depuis lors j'ai su ce qu'est la grâce divine. J'avais appris que j'étais livré à Dieu et que rien d'autre n'importe que d'accomplir Sa volonté, faute de quoi je suis la proie du non-sens* ».

En accédant à la grâce divine, Jung découvre le *Summum bonum*[43], qu'il semblera plus tard oublier, et qui en cet instant le fait bondir d'allégresse « *Je versai des larmes de bonheur et de reconnaissance parce que la sagesse et la bonté de Dieu m'avaient été dévoilées, après que j'avais succombé à son impitoyable rigueur. J'eus l'impression d'une illumination* ».

Le Dieu triste, mortifère, contraignant, moraliste, qu'il avait entr'aperçu à partir de son éducation luthérienne s'évanouit et il comprend alors que sans un vécu de la grâce, la simple observance de commandements est vaine et même desséchante. Il plaint alors son père « *qui ne connaissait pas le Dieu vivant, immédiat… qui appelle l'homme à sa liberté et qui peut aussi le contraindre à renoncer à ses propres opinions et convictions pour accomplir sans réserve Sa volonté* ».

Dans l'équation qui compose cette expérience spirituelle et même mystique, Jung a exclu d'emblée l'intervention éventuelle du diable comme il le reconnaît lui-même. Il fait donc assumer à Dieu toute la causalité de ces événements. Or, si Dieu est bien le *Summum bonum* et qu'en fin de compte tout se passe à l'intérieur de Sa volonté, il est nécessaire de distinguer les causes premières et les causes secondaires. En effet, si Dieu était cause absolue de toute chose, la liberté humaine serait abolie, le libre arbitre inexistant, et l'amour impossible car un amour obligé n'est pas l'amour. Ainsi, Dieu peut laisser faire les démons jusqu'où Il le permet, étant entendu que la liberté qu'Il leur accorde s'inscrit en définitif dans Sa volonté ultime qui est le Bon, Le Bien et le Vrai.

La seconde phase montre une intervention aux caractéristiques démoniaques vu sa brutalité, l'interruption violente du début du processus de réception de la grâce, le trouble apporté, le tourment obsessionnel qui s'ensuit, l'imposition impitoyable à laquelle est soumise Jung dont il se sent la victime et qui annexe sa liberté comme il le souligne lors de son combat intérieur : « *Mais pourquoi dois-je penser ce que j'ignore et que je ne veux pas ? Par Dieu, je ne le veux pas du tout, c'est bien certain ! Mais qui le veut ? Qui veut me contraindre à penser ce que j'ignore et que je ne veux pas ? D'où vient cette terrible volonté* ?" » Jung pressent qu'un « autre » le domine, qu'il est sous emprise… L'évidence de l'action perfide du démon s'impose et le libère. Ce n'est pas lui le coupable.

Cependant, il l'attribuera plus tard à l'« *impitoyable rigueur* » de Dieu. Un Dieu sans pitié ni miséricorde. Où est alors passée la bonté divine de ce Dieu qui répand Sa grâce sur lui, ne le condamne pas et le conduit à une indicible félicité ?

Dans son retour sur la généalogie du Mal ou du « *péché contre l'Esprit-Saint* », il commet une erreur similaire en considérant que Dieu aurait voulu que Adam et Ève commettent le péché originel. Parce que l'omniscience de Dieu aurait dû écarter le risque, celui en fait de la liberté humaine. Dieu serait donc « *malin* », il calcule, il manipule. Or si Dieu prend effectivement le risque de la liberté humaine (et diabolique), c'est parce qu'Il offre le prix de l'amour qu'exige cette liberté. Adam et Ève étaient

[43] Dans la théologie chrétienne, Dieu est le « Bien souverain », la « Bonté suprême », en qui ne réside aucune dualité, et en qui se trouve l'origine et la fin de toute chose.

avertis et leur obéissance à l'ordre de Dieu aurait dû suffire. Jung maintient cependant qu'étant « *créés directement et intentionnellement par Dieu, tels qu'ils étaient, ils n'avaient pas de choix à faire…* », c'est-à-dire qu'ils ne seraient que de sages marionnettes, déterminées et fabriquées sans aucun degré de liberté. Car la liberté suppose la possibilité du choix et donc de la désobéissance. Mais même après celle- ci, Dieu rétablit plusieurs fois son Alliance, réaffirme la fidélité de son amour et envoie Jésus sauveur. On retrouve les questions cruciales du S*ummum bonum* et la *Privatio boni*[44] qui poursuivront Jung pendant toute sa vie.

Jung perçoit que se livrer à la Volonté divine est la condition de la véritable liberté. Mais comment connaître Sa volonté ? Or, l'Église dont c'est la fonction comme « gardienne du dépôt de la foi », est dévaluée par l'image qu'il en a héritée de son milieu, et manque du souffle mystique de la grâce. Peut-être alors est-ce, à un niveau très personnel, sur le plan psychique, ce que lui enseigne la vision d'une église qui ne répond pas aux attentes de Dieu. C'est-à-dire lui montrer que l'église qu'il connaissait, trop formelle et inhabitée par l'Esprit, prisonnière de conventions purement humaines, infantilisante, devait être « détruite en lui », afin d'accéder à un Dieu vivant. On entend ici en écho les mises en garde de Jésus :

« *Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton nom ? N'avons-nous pas chassé des démons par ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton nom ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité* » (Matthieu 7, 22-23).

Mais on peut aussi y voir sur le plan spirituel une perversion diabolique de Satan se faisant passer pour la divinité et incitant à mépriser (déféquer sur) l'Église et la détruire, et induisant une « *conception de la nature terrifiante de la divinité qui veut le mal autant que le bien, et détruit les églises édifiées à sa gloire* »[45]. Jésus a averti de cette menace en fondant son Église et également anticipé l'échec de Satan :

« *Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle* » (Matthieu 16, 18).

Cette indistinction entre Dieu et le Diable, par exclusion ultérieure de ce dernier de l'équation, se reflète dans une certaine ambigüité qui apparaît ensuite : « *Avec cet événement de la cathédrale, quelque chose de réel était enfin présent, qui appartenait au grand secret…Mais c'était une expérience humiliante. Ce dans quoi j'avais basculé était une fichue histoire, mauvaise ou sombre, et pourtant c'était aussi comme une distinction* ». Il est assez étonnant que la réception de la grâce divine et d'une félicité indicible deviennent alors une sombre histoire, ou est-ce que la grâce offerte privait alors Jung de sa prétention à y arriver par lui-même et de ce fait l'humiliait ? Il n'y a que l'orgueil qui puisse être humilié.

Le péché contre l'Esprit-Saint consiste en le refus de la grâce, de la miséricorde divine. Le démon suggère à Jung que Dieu est mauvais, cruel, et que son péché est impardonnable. Satan comme Accusateur, induit Jung à penser qu'il est coupable du péché en fait commis contre lui, à savoir l'inceste par un ecclésiastique, de la même famille religieuse méprisable que son père. Ce fait clinique

[44] *Privatio Boni* ou « privation de bien » est la doctrine théologique chrétienne qui découle du *Summum bonum*. Le bien et le mal sont asymétriques, le bien procédant de Dieu, incréé et souverainement bon, le mal étant insubstantiel et manifesté à travers Satan et ses anges, êtres spirituels, créatures de Dieu déchues par leur choix libre de ne point le servir. « Ce qu'on appelle le Mal dans l'univers n'est que l'absence du Bien », Enchiridion sur la foi, l'espérance et l'amour, Augustin d'Hippone.

[45] Jean Gagliardi, op. cit.

est extrêmement fréquent, la victime assumant la culpabilité de l'abuseur pour le dédouaner. L'acte de foi de Jung, s'autorisant à imaginer le pire, à savoir le blasphème contre Dieu et l'Église, lui permet surtout d'exposer à la lumière le démon intérieur de l'inceste qui l'opprime. Et il sait alors qu'il est pardonnable, et même qu'il n'y a pas de faute ni de condamnation. Cet événement fondateur dans la psychologie et spiritualité jungiennes, compte au départ de trois phases successives, une d'illumination, puis une interruption de type démoniaque qui se résout finalement dans la réception de la grâce divine source d'allégresse incommensurable. Jung comprend que Dieu est fondamentalement Bon et que la liberté humaine s'accomplit dans la Volonté divine. On aurait pu imaginer qu'à ce stade, Jung ait trouvé le chemin de la liberté et de la joie authentique. Dans un second temps, cependant, il ne gardera de ce vécu que l'étape intermédiaire du trouble démoniaque et les suggestions de l'Accusateur. La grâce et la félicité se sont effacées. Le nœud gordien de l'orgueil qui rechigne à ne pas être l'acteur principal dans un dénouement heureux, le fera revenir de cette grâce mystique et le nœud ne sera jamais publiquement tranché. L'esprit de rébellion se substituera à l'obéissance libératrice qu'il avait goûtée.

Cette même difficulté dans le discernement le conduira plus tard à voir dans la Pentecôte, non une inhabitation par l'Esprit-Saint mais une forme de possession.

Gêné par ce grand secret encombrant, l'épisode de la cathédrale de Bâle rejoindra le rêve du phallus et du petit bonhomme sculpté : « *Pendant des dizaines d'années, un tabou rigoureux provenant de l'enfance les scella* ».

Il est d'ailleurs curieux de noter comment, au long de son enfance, malgré une éducation et un milieu protestant luthériens, le thème de l'église catholique est aussi présent, depuis la chute devant une église catholique, ses angoisses et sa curiosité pour y pénétrer, le rôle du jésuite, et enfin cette expérience de grâce reliée à une cathédrale catholique.

Jung ira même jusqu'à reconnaître au dogme de la doctrine catholique une qualité « pontificale » par sa capacité de médiation pour rendre intelligible l'expérience archétypique du symbole religieux situé au cœur de l'être humain. Cette allusion au magistère de l'Eglise catholique ne représente cependant pas une concession à la Révélation que celle-ci prétend garder (le dépôt de la Foi) puisqu'il précise ensuite que le dogme, le credo et la liturgie incarnent de manière délicate et subtile l'expérience de nombreuses âmes humaines qui ont transité sur les sentiers de la quête religieuse et en ce sens se seraient purifiées individuellement pour exprimer une vérité objective de la psyché collective ou archétypique. Dieu demeure aux abonnés absents ou est réduit à cette « *vérité objective de la psyché collective* », une *imago dei*, et la révélation ne proviendrait que de l'effort humain, individuel et collectif, pour découvrir des profondeurs psychiques occultées. Le décret de la mort de Dieu prononcés par les « maîtres du soupçon » reste en vigueur et point remis en question, sinon pour ses conséquences psychiques qui ont généré, par compensation de l'absence de Dieu, l'émergence d'une science mégalomaniaque ou de politiques totalitaires prétendant installer le paradis sur terre. Jung reste sur le terrain du psychisme et concède éventuellement aux Églises un rôle à jouer pour le psychisme de masse, mais ne semble point concevoir sa nécessité pour l'élite des initiés à laquelle, à l'évidence, il appartiendrait. Cette conception élitiste découle logiquement de toute forme d'approche gnostique.

La dissociation intérieure

Nous avons déjà vu comment le rêve lucide de Jung à propos de la cathédrale de Bâle lui a permis de résoudre en partie un trouble « de désunion » signalant la dissociation intérieure dont il souffrait.

Revenant à son enfance, Jung dira avoir senti très tôt en lui une forme de dissociation qu'il décrira comme la cohabitation de deux personnalités qu'il nomme « *personnalité nº 1* » et « *personnalité nº 2* », la première étant « consciente et conventionnelle », « *inoffensive et humaine* », identifiée à son père, et la nº 2 comme inconsciente, « *redoutable (...) ne se manifestant que par moments mais toujours à l'improviste et faisant peur*. » On a envie d'ajouter logiquement que cette deuxième personnalité, par contraste avec la première, pourrait être identifiée, au moins en partie, à sa mère et dotée d'une apparence non- humaine ou inhumaine.

De fait, Emilie, la mère de Jung, issue d'une lignée de voyants, « *avait aussi deux personnalités : un bon moine et un mauvais, et avait des visions et voyait des fantômes* ». Jung a déclaré à ce propos : « *J'étais sûr qu'elle avait deux personnalités, l'une inoffensive et humaine et l'autre très étrange* ». Cette seconde personnalité était « *une figure sombre et imposante, possédée par une autorité insaisissable et intransigeante* ». Il convient de remarquer la connotation de possession formulée par Jung lui-même, bien que plus tard, pour le rationaliser, il ait évoqué des « *causes psychogènes* »[46].

L'irruption imprévisible et effrayante du monstre intérieur de Jung correspond parfaitement aux caractéristiques d'une intrusion démoniaque. Dans cette même perspective, on peut se poser des questions sur l'origine des fréquents rêves sexuels et macabres de son enfance et les nombreuses syncopes inexpliquées[47] dont il est sujet dans sa jeunesse et qui perturbent sa vie quotidienne.

Le pédiatre et psychanalyste britannique Winnicott (1896-1971) osera affirmer que cette dissociation chez Jung était de caractère pathologique[48] et David Sedgwick commentant Winnicot ajoute que "*Même s'il est, à bien des égards, bienveillant à l'égard de Jung, Winnicott n'en est pas moins résolument provocateur dans ce texte, notamment au goût des amis et disciples de Jung. Il diagnostique chez Jung une « schizophrénie infantile », une « maladie psychotique » et une « dépression psychotique » à l'âge de trois ans* »[49].

Dans une lettre à son amante Sabina Spielrein en 1908, Jung admet s'être automutilé à ce jeune âge: « *Des souvenirs d'enfance de plus en plus anciens ont refait surface récemment, à une époque (à l'âge de trois et quatre ans) où je me faisais du mal et, par exemple, une bonne m'a sauvé de la mort juste à temps »*[50].

Cette double personnalité entraîne des répercussions sur de nombreux aspects de la vie de Jung, expliquant son comportement dans ses relations avec les femmes ou avec ses collègues masculins par la suite[51] ainsi que son intérêt pour le paranormal.

Catrine Clay écrit que « *C'était et sera toujours le problème crucial pour Carl, une personnalité divisée, confiante et peu sûre d'elle, optimiste et pessimiste, introvertie et extravertie, sensible et insensible, brillante et pourtant obtuse ; sympathique mais portée à la colère violente ; froide et*

[46] Catrine Clay, op. cit p.47-48
[47] Jung les attribue à une stratégie d'évitement du collège et de ses contraintes pour pouvoir rester plus libre chez lui et s'adonner à la rêverie et aux jeux.
[48] D.W. Winnicott, « Memories, dreams, reflections by C.G. Jung », *International Journal of Psychoanalysis*, 45, 1964, p. 450-455. Ce compte-rendu a été traduit et publié par Les cahiers jungiens de psychanalyse, numéro 78 (1993).
[49] David Sedgwick, Un rêve de Winnicott : réflexions sur Jung et Winnicott, Cahiers jungiens de psychanalyse 2009/2 (N° 129), pp. 81-100
[50] Catrine Clay, op. cit p.174
[51] Deirdre Bair, op.cit p.22

chaleureuse, sombre sous la lumière, toujours divisée et avec une dissociation toujours cachée. Secrète »[52].

Derrière une apparence de sage petit-bourgeois et respectable père de famille, Jung entretiendra des relations brèves ou durables avec diverses amantes, mélangeant espace professionnel et espace privé, et au grand dam de son épouse Emma qui aurait lâché à un congrès: « *Regardez toutes ces femmes qui s'ouvrent comme des fleurs autour de lui* » et désignant Toni Wolff, durable amante et collaboratrice, elle ajouta amèrement « *Elle, elle a obtenu ce que toutes voulaient avoir* »[53]. En effet, Jung imposa à sa femme et à ses enfants qui ne l'appréciaient guère, la présence, dans sa maison, de Toni Wollf, 13 ans plus jeune que Jung, dans une forme de relation au « *caractère symboliquement incestueux dans laquelle l'abusé qu'il était a pris la posture de l'abuseur* »[54].Sa relation intime avec une autre de ses patientes, Sabina Spreilrein, traumatisée par la maltraitance et les abus sexuels de son père (encore un inceste), sera l'occasion en 1909 d'une dénonciation anonyme de sa femme Emma et sera ensuite rendue publique par sa maîtresse.

Comme il est maintenant classique de l'observer[55], la victime d'un jour peut devenir le bourreau du lendemain. Alors que le sens commun amènerait à penser qu'une victime d'abus voudrait surtout épargner à d'autres de vivre la même souffrance, les faits le contredisent souvent. Dans le schéma des infestations, il est par contre compréhensible que l'abusé soit infesté par un esprit malin d'abus sexuel, voire d'inceste, et que ce dernier, s'il n'est pas expulsé, tentera de s'imposer à la psyché de l'abusé, vaincre ses barrières psychiques et morales et le conduire à un passage à l'acte. Les abuseurs affirment d'ailleurs fréquemment avoir agi dans un état second, contre leur propre volonté ou comme si quelqu'un agissait en eux et dont ils étaient les observateurs impuissants. On peut suspecter chez Jung un mécanisme de cette sorte puisque qu'il ne semble pas avoir identifié ou pris suffisamment en compte le caractère malin de l'intelligence étrangère qui opérait en lui. En tout état de cause, le souvenir de Toni Wolff a été détruit par Jung lui-même qui l'a éliminée de ses Mémoires et a fait disparaître toute leur correspondance, Aniéla Jaffé, sa secrétaire, ayant été pressée également par la famille de Jung de ne rien mentionner des relations entre Emma Jung et Toni Wolff.

Le statut ontologique des entités spirituelles

Notre observation clinique nous a montré comment des infestations puissantes orientent l'intérêt de la personne infestée vers l'occultisme perçu comme attrayant, et détournent de l'humble contemplation du divin. Car, sans nier l'intérêt réel et sincère de Jung dans sa quête, son regard s'est tourné bien davantage vers les sciences occultes que vers la démarche mystique chrétienne[56] faisant pourtant partie de son héritage familial, en particulier avec de nombreux clercs protestants allemands surtout du côté maternel. Jung rationalise cette quête en la présentant comme une tentative de comprendre si ce qui l'avait entouré pendant son enfance était réel ou non. Il déclare dans sa biographie : « *Bien que les observations des spirites me paraissaient bizarres et douteuses, elles étaient pour moi les premières informations objectives sur les phénomènes psychiques* ».

Jung maintiendra continuellement des difficultés à identifier publiquement les esprits comme des réalités ontologiques.

[52] Catrine Clay op. cit p.36
[53] Deidre Bair, op.cit.
[54] Jean Gagliardi, op. cit.
[55] Voir par exemple : Muriel Salmona (2013) Le livre noir des violences sexuelles, Collection : Hors Collection Dunod.
[56] A l'exception notable de Maître Eckhart (von Hochheim), (1260-1328), théologien et philosophe dominicain, considéré le premier de l'école mystique rhénane, mystique qui touchera profondément Jung.

En 1919, Jung présente une conférence dans une réunion de la Société Britannique pour la Recherche Psychique, intitulée « Les bases psychologiques de la croyance aux esprits » où il les définit comme « *des complexes autonomes inconscients qui apparaissent comme des projections pour n'avoir pas de relation directe avec l'ego* ». Il admet une forme « *d'autonomie* » des esprits mais reste prudemment sur le versant psychique. Les spirites eux-mêmes reconnaîtront chez Jung une dimension médiumnique personnelle tout en regrettant qu'il ne puisse faire le pas d'une pleine reconnaissance de l'existence des esprits. Ainsi, Mario Nuñez Molina signale dans un article :

« *Jung ajouta une note en bas de page dans le but de corriger et élargir la phrase : '... il n'existe pas de preuve de l'existence des esprits, et tant que n'en n'aurons pas, je dois considérer ce territoire comme un appendice de la psychologie' (1977, p. 125). La note de bas de page ajoute : Après avoir recueilli les expériences psychologiques de nombreuses personnes et pays pendant 50 ans, je ne me sens pas aussi sûr comme en 1919, quand j'ai écrit cette phrase. Je doute que l'orientation exclusivement psychologique puisse rendre justice au phénomène en question » (1977, p. 125*)[57].

L'auteur consigne diverses expériences personnelles de Jung et une nouvelle fois fait connaître une déclaration de Jung dans une lettre privée, au contenu décalé par rapport à ses écrits publics :

« *En 1946 Jung écrit une lettre au Dr. Kunken, un psychothérapeute allemand, dans laquelle il fait, à la fin de sa carrière, une révélation qui nous aide à comprendre sa position à propos de la réalité des esprits : J'ai discuté à propos de l'identité des esprits avec un ami de William James, le professeur Hyslop. Il considérait que ces phénomènes métaphysiques pourraient mieux être expliqués par l'hypothèse des esprits que par les qualités et particularités de l'inconscient. Sur la base de ma propre expérience, je dois reconnaître qu'il a raison. Pour chaque cas individuel, je dois par nécessité être sceptique, mais je dois admettre que l'hypothèse des esprits offre de meilleurs résultats que n'importe quelle autre »* (1973, p.431).

Ce qui lui fait conclure que « *Jung devait être fidèle à la science. A mon avis, le développement des concepts d'archétypes et d'inconscient collectif, d'une certaine manière, a été une tentative d'expliquer et de comprendre ses expériences avec les 'esprits' »*.

René Guénon partage cette opinion qui mérite d'être exposée :

« *Par la théorie de 'l'inconscient collectif', on croit pouvoir expliquer que le symbole est 'antérieur à la pensée individuelle' et la transcende ; le vrai problème, qui ne semble même pas être posé, serait de savoir dans quel sens ce dépassement s'opère : si c'est par le bas, comme semblerait l'indiquer cette référence au prétendu 'inconscient', ou par le haut, comme l'affirment expressément, au contraire, toutes les doctrines traditionnelles. Nous avons trouvé dans un article récent une phrase où cette confusion apparaît avec la plus grande clarté possible : 'L'interprétation des symboles est la porte ouverte vers le Grand Tout, c'est-à-dire le chemin qui mène à la lumière totale à travers le dédale obscure de notre individualité'. Malheureusement, il y a de fortes chances qu'en se perdant dans ces 'obscurs bas-fonds', on arrive à tout autre chose que la 'lumière totale' ; notons aussi la dangereuse méconnaissance du 'Grand Tout', qui, comme la 'conscience cosmique' dans laquelle certains aspirent à se fondre, ne peut être ici ni plus ni moins que la psyché diffuse des régions*

[57] Mario Núñez Molina (1996). Archetypes and spirits: A Jungian analysis of Puerto Rican Spiritism. Journal of Analytical Psychology, 41, 227-244.

inférieures du monde subtil ; et ainsi, l'interprétation psychanalytique des symboles et leur interprétation traditionnelle conduisent en réalité à des fins diamétralement opposées »[58].

D'ailleurs, cette « spécialité » en matière d'occultisme sera reconnue par la Société Américaine de Recherches Psychiques qui lui décernera le titre de membre honoraire (1909) pour ses « *mérites comme occultiste* ».

Le Père divin et la figure gnostique du Démiurge

Une autre caractéristique des personnes infestées est leur rejet, dégoût ou répulsion envers les choses sacrées de l'Eglise catholique qui peut même jusqu'à les empêcher d'entrer dans un lieu consacré (église, sanctuaire, oratoire). Or, dès son enfance, Jung manifeste une peur des églises et des curés en soutane qu'il présente comme *« une peur secrète du sang, des chutes et des Jésuites* », reliant cette phobie à une chute qu'il aurait faite à l'entrée d'une église et où il se serait blessé au menton[59]. Cette rationalisation paraît peu convaincante au vu du contraste entre la bénignité de l'évènement comparé à l'importance des conséquences qui vont le poursuivre pendant des années.

Dans la même optique, il manifeste une forte aversion envers le concept de *Privatio boni* qu'il critique parce qu'il serait, selon lui, une manière indirecte d'ôter tout réalité au mal alors que celui-ci est d'observation empirique et que son influence sur l'âme humaine s'impose d'évidence. « *Seule l'inconscience ignore le bien et le mal* », ajoute-t-il (1951, p.65). Cette profonde aversion envahit sa subjectivité et Jung perd alors sa sérénité et distance de chercheur pour adopter un ton « *sarcastique, ironique et agressif* » comme le note sa secrétaire personnelle Aniéla Jaffé qui le consigne dans un texte qu'il vaut la peine de citer :

> « *Ces considérations [sur l'antinomie du Sacré] ont conduit Jung à rejeter la doctrine catholique de Dieu comme Summum Bonum et il n'a jamais retiré sa critique. Là encore, il a pris la doctrine et la définition du mal comme une privatio boni (diminution du bien) qui en dérivait, littéralement et en tant que profane, tout comme il l'a fait dans le livre de Job, interprétant sur cette base psychologique. (…) Ainsi, il ne pouvait y avoir de compromis avec la théologie catholique en ce qui concerne la doctrine de la Privatio boni.*
>
> *Le reproche le plus courant selon lequel 'La Réponse à Job' est sarcastique dans le ton et émotionnel dans le langage ne peut pas être réfuté. Il y a de longs passages chargés d'émotion, ironiques et agressifs. Jung en était lui-même conscient.*
>
> *D'abord, il explique son style comme une 'réaction purement subjective' exprimant 'l'émotion fracassante que produit en nous le spectacle sans fard de la sauvagerie et de la cruauté divine', et pour laquelle le Livre de Job 'sert de paradigme'.*
>
> *Les racines personnelles de cette subjectivité de Jung remontent à son enfance, un garçon de douze ans, où il a expérimenté la présence du diable et des démons comme une réalité écrasante. Pendant de nombreux jours et nuits, il s'est débattu avec l'obscurité qui s'est abattue sur lui jusqu'à ce qu'il surmonte ces peurs »*[60].

[58] René Guénon. Símbolos fundamentales de la ciencia sagrada, Compilación póstuma establecida y presentada por Michel Vâlsan, Paidos Ibérica ed.
[59] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.30.
[60] Notre traduction de "The Myth of Meaning in the Work of C.G. Jung", Aniela Jaffé, 1984 Daimon ed., Suisse, pp-105-106

Aniela Jaffé fait donc remonter ce profond rejet à l'enfance de Jung et sa confrontation au monde démoniaque qu'il s'efforcera constamment de rationaliser sur le plan psychologique pour le tenir à distance. Ce vécu pénible et trouble structurera définitivement son rejet de la théologie chrétienne et il en fera un "paradigme" de sa pensé et son "testament subjectif" comme le désigne Aniela Jaffé. Jung ne peut accéder à un dieu père et totalement bon. Sa "Réponse à Job", qu'il considère comme son ouvrage le plus important, semble donc surtout être une "réponse à Dieu" et un message au monde.

Le père divin chrétien est assimilé au démiurge des gnostiques, entité spirituelle négative, égoïste, irascible, voire cruelle, intermédiaire nécessaire entre la divinité abstraite et le monde matériel, qui mêle la matière à la création spirituelle, aboutissant ainsi au dualisme. Cette perspective implique le rejet de la matière (mauvaise) et l'idéalisation de l'esprit (bon). La question chrétienne centrale de l'incarnation de Dieu dans la matière et dans l'histoire à travers un homme, pleinement homme, Jésus, qui est en même temps Fils de Dieu, le Christ (l'oint), pleinement Dieu, représente l'antithèse du gnosticisme. Jésus sera parfois doté des plus hauts attributs par les gnostiques (et ses déclinaisons multiples au cours de l'histoire, en passant par la franc-maçonnerie, jusqu'à ses adeptes du New Age), pour mieux lui refuser la reconnaissance de sa nature divine, unique, et son rôle d'unique Sauveur par la Croix[61].

Les influences des mythes maçons hérités de la lignée paternelle ne semblent pas étrangères à ce positionnement. En effet « *Leurs cérémonies [de la franc-maçonnerie] reposent sur deux mythes de vengeance qui se rattachent à ceux que j'ai étudiés : le mythe d'Hiram, le Grand Architecte de l'Univers assassiné par trois 'compagnons jaloux' (les trois personnes de la Trinité) ; le mythe d'Isis et d'Osiris (Version II du Corpus) ... On comprend pourquoi la Franc-Maçonnerie a toujours persécuté l'Eglise, pourquoi elle a toujours considéré celle-ci comme son principal adversaire (...) Notre interprétation du mythe du Fils de la Veuve permet le décryptage suivant : le Dieu Civilisateur et son épouse, la Connaissance, montrent aux hommes le Compas et l'Équerre, symboles de la Science dont les progrès arracheront le monde (le globe) à la domination du Tyran (le dragon)*[62]*. L'entreprise est d'autant plus aisée que la matière, régie par les lois physiques (les figures géométriques et les chiffres) 'vole de ses propres ailes', c'est-à-dire est autonome* »[63].

Freud assumera, dans la configuration psychique de Jung jeune adulte, la posture de père de substitution, ce que Jung reconnaîtra tandis que, réciproquement, Freud acceptera cette « paternité » et reconnaîtra son brillant élève comme son héritier. La rupture consommée entre eux en 1913 projettera Jung dans une profonde dépression, un état régressif et une désorientation totale où il a *« l'impression de faire un terrible saut dans l'inconnu* »[64]. « *Tout se passa à travers des visions et des rêves qu'il était incapable de comprendre* »[65].

Vers 40 ans, il connaît la « crise du milieu de vie », considérant qu' « *il avait obtenu tout ce qu'il avait désiré* » mais que cela ne le comblait pas et qu'il ressentait "*l'esprit des profondeurs*" sans pouvoir le comprendre. « *Cependant, cela m'a poussé, avec un désir intérieur insupportable, et je me suis dit : Où es-tu, mon âme ? Tu m'écoutes ? Je parle, je t'appelle. Tu es ici ? Je suis de retour. Je suis ici une fois de plus* ». Jung s'approche d'une possible rencontre avec son âme profonde ou ses propres démons.

[61] « Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. » (Jean 14,6)
[62] Assimilé au Dieu de la Bible, Jean Claude Lozach'meur, op. cit. p.125
[63] Jean-Claude Lozac'hmeur, op.cit p.44 et p.95.
[64] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.230-231.
[65] Deidre Bair, op. cit., p.365.

Jung ne maîtrise plus qu'avec grande difficulté ce qui lui arrive et cette domination par ce quelque chose qui le dépasse. Il y fera face avec une « *force vitale élémentaire, quasi démoniaque* » et « *le sentiment d'obéir à une volonté supérieure en résistant aux assauts de l'inconscient (qui) était inébranlable et sa présence constante en moi me soutient* » pour « *trouver le sens de ce que je vivais dans ces phantasmes* »[66]. Ces moments extrêmes sont ceux d'un possible agenouillement, d'un déchirement intérieur où peut surgir la grâce mais, à défaut de cette humiliation volontaire, ils peuvent conduire également à un effondrement des défenses psychiques et morales, opportunité pour les entités maléfiques déjà incorporées de mettre sous emprise le sujet, de le posséder plus pleinement et de le manipuler. Or, précisément, Jung entrera dans un climax de cette crise en passant trois nuits à écrire secrètement sous influence son ouvrage « Les Sept sermons aux morts » où il se perçoit sous les traits du théologien gnostique hérétique Basilides du IIème s., créateur de l'Abraxas. Ses admirateurs parleront d'un « événement extatique » et d'un écrit hautement « mystique » : on peut y entendre qu'il était effectivement « hors de lui » mais non par un état extatique de dépassement de l'ego, une sorte de ravissement mystique, sinon par un état de possession au moins partielle et en contact ou « canalisant » sous la dictée d'entités inspiratrices possessives. On peut suspecter que la médiumnité familiale n'était pas étrangère à ce vécu.

Cette hypothèse prend force quand Jung lui-même, dans ses Mémoires, décrit les circonstances étonnantes du début de la rédaction des « Sept Sermons aux Morts » (1916).

« *Les choses commencèrent par une espèce de fébrilité en moi, mais je ne savais pas ce que celle-ci signifiait ou ce qu'on voulait de moi. Il y avait une atmosphère singulièrement pesante tout autour de moi et je me sentais comme si, à l'entour, l'air était rempli d'entités fantomatiques. Puis, on se serait cru dans une maison hantée : ma fille aînée vit dans la nuit une forme blanche qui traversait sa chambre. Mon autre fille raconta – indépendamment de la première – que, dans la nuit, par deux fois, la couverture lui avait été arrachée ; et mon fils de neuf ans eut un cauchemar. (...) Le dimanche, l'après-midi à cinq heures, la sonnette d'entrée sonna à toute volée. Je me trouvais non loin de la sonnette, l'entendis et vis le battant de la clochette en mouvement... mais il n'y avait personne ! Nous nous sommes tous regardés, pantois ! L'atmosphère était à couper au couteau. Je me rendis compte qu'il fallait que quelque chose se passât. La maison entière était comme emplie par une foule, elle était comme pleine d'esprits ! Ils se tenaient partout, jusque dessous la porte, et on avait le sentiment de pouvoir à peine respirer. Naturellement, une question me brûlait les lèvres : 'Au nom du ciel, qu'est-ce que cela ?' Alors il y eut comme une réponse en chœur : 'Nous nous en revenons de Jérusalem où nous n'avons pas trouvé ce que nous recherchions'. Ces mots correspondent aux premières lignes des 'Sept Sermons aux morts'. Alors les mots se mirent à couler d'eux-mêmes sur le papier et en trois soirées, la chose était écrite. A peine avais-je commencé à écrire que toute la cohorte d'esprits s'évanouit »*[67].

Jung a donc écrit sous emprise, sous dictée, dans une espèce de transe de possession, la cohorte d'esprit obscurs présents envahissant les lieux. Il resterait d'ailleurs à expliquer, si ces esprits sont d'origine psychogène, comment ils peuvent ainsi affecter tout l'entourage, y inclus les enfants et séparément, et se manifester jusqu'au niveau physique.

Ses expériences de régression compilées dans Le Livre rouge, seront gardées secrètes par sa famille et publiées tardivement de façon posthume (2009). Comme signalé auparavant, y apparaîtront diverses entités (Salomé, Elie et Philémon) sans oublier « *un serpent noir, qui, nettement, manifestait de l'inclination pour m*oi », et Jung se risque, rassemblant tout son courage, à les aborder comme

[66] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.206.
[67] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.221-222.

s'ils étaient des êtres réels et les écoute avec attention : ils se nomment eux-mêmes et maintiendront le dialogue cité en début d'article, seulement révélé dans le Livre Rouge, où ils confirment leur réalité extra-psychique.

En attendant, Jung les considère comme des personnages imaginaires représentant des complexes inconscients projetés, mais qui lui réclament leur autonomie et il ne dévoilera pas ce dialogue avant sa mort[68]. Philémon est particulièrement intéressant dans la mesure où il révèle clairement ses liens gnostiques[69], cette pensée gnostique servant désormais de guide à Jung à partir de ces expériences.

« *Philémon était un païen qui amena à la surface une atmosphère mi-égyptienne, mi hellénique de tonalité quelque peu gnostique.* » *(…)* « *Philémon, ainsi que d'autres personnages de mon imagination, m'apportèrent la connaissance décisive qu'il existe dans l'âme des choses qui ne sont pas faites par le moi, mais qui se font d'elles-mêmes et qui ont leur vie propre. Philémon représentait une force que je n'étais pas (…) Il était pour moi un personnage mystérieux. De temps en temps, j'avais l'impression qu'il était comme physiquement réel. Je me promenais avec lui dans le jardin et il était pour moi ce que les Indiens appellent un gourou* ».

Abraxas[70] devient chez Jung le principe efficient, la divinité suprême ou la notion même de divinité, située au-dessus d'Hélios (le bien) et du Diable (le mal), ni bonne ni mauvaise, principe recteur du processus d'individuation[71]. Le désir du dépassement de la dualité et l'intuition de l'unité-unicité du dieu suprême, conduisent à cette formulation qui permet de maintenir le refus du *Summum bonum* et de la *Privatio boni* et de les contourner. La divinité suprême devient une sorte d'abstraction impersonnelle, une notion, un principe. Son indéfinition évacue la question morale et permet de s'exonérer de toute règle éthique jusqu'à aboutir éventuellement à des extrêmes comme vaincre la mal en l'épuisant par son expérimentation sans retenue. La notion de rédemption par le péché parcourt toute l'histoire de la gnose et de ses dérivés. Si le monde a été créé par un dieu mauvais, s'affranchir de la loi qu'il impose peut être source de salut. Il faut donc s'aventurer là où la loi empêche d'aller, descendre dans les profondeurs du monde matériel retrouver les étincelles de lumière divine qui y subsistent, et ignorer les connotations de jugement de la parole divine. On retrouve cette idée dans la formulation « L'accomplissement de la Torah, c'est sa transgression » qui résume la philosophie des hérésies juives comme sabbataïsme et le frankisme du XVII et XVIII siècle. Les actes étranges du faux Messie Sabbataï Tsevi servaient à montrer qu'il était passé de l'autre côté du péché, qu'il avait à lui seul regagné l'Eden : s'il viole le jeûne avec autant de légèreté, c'est qu'il s'est libéré du péché. L'orgie et la débauche deviennent des voies de purification sur le chemin de la réalisation personnelle. Ce sera également la doctrine soutenue par la secte russe des khlysts à laquelle Raspoutine aurait appartenu.

Jung fera référence aussi à un autre personnage, qu'il dénomma Ka en référence à « *l'ancienne Egypte où le 'Ka du roi' passait pour être sa forme terrestre, l'âme incarnée. Dans mon phantasme, l'âme-Ka venait d'en-bas, hors de la terre, comme d'un puits profond (…). L'expression du Ka a quelque chose de démoniaque, on pourrait dire aussi de méphistophélique* »[72].

[68] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.211.
[69] Ma vie, Souvenirs, rêve et pensées, pp.212-213
[70] St Irénée déjà au IIe s. réfute le gnosticisme d'origine égyptienne de Basilides et cite Abraxas, de même fera plus tard Clément d'Alexandrie. Voir "Abraxas" dans le Dictionnaire de théologie catholique, Alfred Vacant, Eugène Mangenot, Émile Amann, Letouzey et Ané ed., 1931. La "filière gnostique" d'Abraxas sera reprise par d'autres figures du New Age comme Mme Blavatsky ou Samaël Aun Weor.
[71] (de) Gilles Quispel, Gnosis studies : Hesse, Jung und die Gnosis. Die 'Septem sermones ad mortuos' und Basilides, t. 2, 1968, p.241-258.
[72] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, pp.214-215.

Dans notre expérience clinique, les personnes infestées par un esprit de magie visualisent fréquemment, dans leurs rêves ou en état modifié de conscience, des figures et symboles de l'Égypte antique. Cela semble être le cas de Jung.

Ce dépassement supposé du Bien et du Mal, aura lieu précisément lors d'un voyage en Inde en 1938, Jung a 63 ans, qu'il considère lui-même comme « *un moment décisif de [s]a vie (…) ce dont j'ai fait l'expérience là-bas a mis fin au problème chrétien tel que je me le posais* »[73].

En effet, il rejoint les naturalismes orientaux qui, a priori, écartent le combat entre le Bien et le Mal pour en faire deux facettes complémentaires et non contradictoires, ce qui évacue le débat moral : « *Pour un Oriental, le problème moral ne semble même pas occuper la première place comme chez nous. Pour lui, pertinemment, le bien et le mal sont intégrés dans la nature et, en somme, ne sont que des différences de degré d'un seul et même phénomène* »[74]. Les grands fondateurs de religion représentent des prototypes d'êtres humains libérés par des voies différentes: « *Le Christ aussi – comme le Bouddha – est une incarnation du Soi, mais dans un sens tout différen*t »[75]. Le Soi trouve son reflet dans la notion philosophique hindoue de l'Atman, qui, au-delà des phénomènes constitue l'essence d'un individu. Il s'agit donc de se libérer par l'auto connaissance afin de réaliser que le véritable être d'un individu (Atman) est identique au moi transcendant ou divin (Brahman). Jung relie ce processus à l'affirmation du Christ « *Vous êtes des Dieux* » (Jean 10,34) dont il considère que ses auditeurs juifs n'ont pas saisi la profondeur[76]. Ces visions le mettent sur le chemin du développement du concept d'« individuation » qui s'apparente alors à un processus d'autoréalisation qui exclut le besoin d'un Sauveur et de la Grâce. Selon la biographe Deirdre Bair, il comprend dès lors le sens de ce rêve qui lui imprimerait l'ordre d'« *all[er] au-delà du monde chrétien* »[77]. Désormais, la paternité divine perd tout sens, de même que l'héritage spirituel par filiation.

La doctrine chrétienne de la théosis, divinisation ou déification, a davantage été développée dans le catholicisme oriental et l'orthodoxie, ce pourquoi Jung semble l'avoir ignorée. Elle suppose une adhésion à la Volonté divine qui n'exclut pas une participation active au moyen de processus de purification du corps et de l'âme par des voies ascétiques et mystiques (hésychasme) et d'union à Dieu par la prière, mais où en définitive c'est la grâce divine qui prend l'initiative et guide le croyant. Le dicton populaire « Aide-toi, le Ciel t'aidera » illustre cette démarche. L'obéissance à la Volonté divine a souvent été confondue avec une espèce de docilité passive, voire une soumission veule, pourtant condamnée par l'Église (quiétisme). L'introduction du processus d'individuation dans cette perspective chrétienne de la théosis aurait épargné à Jung sa têtue et vaine rébellion.

Jung, prophète du New Age

Cette notion de la quête du Moi supérieur, le Soi divin en soi-même assimilé au Principe de Vie, sera abondamment reprise par divers gourous du New Age comme Sri Nisargadatta Maharaj qui, en présentation de son libre éloquemment intitulé « Je suis »[78], affirme : « *Tu n'es pas ce que tu crois être - Trouve ce que tu es - Observe le sens de 'Je suis', découvre ton véritable Soi... » « J'ai fait ce*

[73] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.315.
[74] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, pp.316-317. Remarquons qu'il y a ici une intuition du Summum bonum qui n'est pas menée à son terme : un continuum avec des différences de degré....
[75] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p. 321. Il s'agit d'une devise typique du New Age.
[76] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.322.
[77] Deirdre Bair, op.cit., p.649.
[78] Sri Nisargadatta Maharaj (2000) "Je suis", Les deux Océans ed., Paris.

que m'a dit de faire mon Maître. Tout temps gagné, je le consacrai à m'observer en silence[79]*. Cela opéra en moi un changement rapide et profond. Il ne me fallut pas plus de trois années pour réaliser ma véritable nature* ». Seulement trois années pour se réaliser par soi-même est très séduisant pour des occidentaux pressés…

Des universitaires souhaitant « *réévaluer l'œuvre de Jung* »[80] dans le contexte du XXIe s. reconnaissent que Jung offre à nos contemporains « *une identité d'être potentielle entre divinité et humanité – ce que l'Extrême-Orient postule depuis toujours à sa façon dans sa doctrine de la non-dualité de la conscience, la même en tout être et partout dès lors qu'elle est éveillée à travers le prisme individuel de chacun* ». Citant Jung, ils établissent le lien avec la posture anti-chrétienne de Jung et la nécessité selon lui de libérer le « *symbole du Christ* » de l'Eglise elle-même :

« *En accueillant en lui le Saint-Esprit, le Soi de l'homme entre en contact homologique avec la divinité. Comme le montre l'histoire des religions, cette déduction met en grand danger la stabilité de l'Église et c'est là la raison essentielle pour laquelle celle-ci n'a pas persévéré ni continué de développer le dogme du Saint-Esprit. Si on l'avait développé davantage, on aurait abouti soit à des schismes destructeurs, soit directement à la psychologie* »

Reprenant alors le récit évangélique de la Pentecôte, ils y voient une illustration parfaite de cette interprétation jungienne à propos de l'Esprit-Saint dont le « *message serait très exactement* » de « *célèbre(r) cette possibilité de l'éveil individuel à l'esprit universel, tout comme le fait l'enseignement du satori, de l'éveil, en Extrême-Orient (…) C'est-à-dire, en clair, qu'on aurait abouti à des techniques d'éveil de la conscience comparables aux méthodes que l'Inde, la Chine, le Japon etc., enseignent depuis des millénaires, mais adaptées aux particularités de la psyché occidentale* »[81].

La perspective gnostique inclut une ascension élitiste vers « l'esprit universel » au moyen d'initiations successives et de « technique » ou de « méthodes ». L'infusion de l'Esprit-Saint dans la tradition chrétienne est un don divin et peut être transmis par les sacrements, écartant toute dimension élitiste comme le montre précisément la Pentecôte. De plus, l'Esprit Saint est une des trois personnes de la Trinité et non un vague et indifférencié « esprit universel ».

Ce questionnement de Jung sur le Christ l'a certes longuement taraudé, lui qui prétendait que « *le symbole du Christ est incomplet comme totalité, dans le sens moderne, parce qu'il n'inclut pas le côté nocturne des choses, sinon qu'il l'exclut expressément comme contrepartie luciférienne* » (1951, p.54). En effet, Jung est intrigué par sa difficulté à déceler l'ombre chez Jésus ce qui, étant le Christ et de nature divine selon la tradition chrétienne, devrait renforcer le concept de S*ummum bonum*[82] si Jung ne l'avait déjà rejeté et réduit la substance réelle du Christ a un « symbole ». Comme le signale justement Giererich, la P*rivatio boni*[83] est une théorie qui suppose un saut évolutif de la pensée et de la compréhension, le bien et le mal n'étant pas opposés mais reliés le long d'un continuum intégré. Le malentendu jungien sur la question du mal semble donc dû au fait que Jung ait établi une implication directe entre l'irréalité du mal comme substance métaphysique de plein droit dans la *Privatio boni* et le *Summum bonum,* et l'élimination automatique du mal dans les domaines des jugements logiques et de la réalité empirique. Or cette implication n'est pas nécessaire. Jung, de

[79] Il est facile de prévoir les possibles dérives de telle attitude vers le narcissisme.
[80] Liard Véronique/Maillard Christine. Carl Gustav Jung (1985-1961). Pour une réévaluation de l'œuvre. C.G. Jung - Ein neuer Zugang zum Gesamtwerk, Recherches Germaniques, hors-série n° 9, 2014.
[81] Véronique Liard, Bénédicte Coste. Parler de Freud et de Jung aux XXe et XXIe siècles. Bénédicte Coste et Véronique Liard. Parler de Freud et de Jung aux XXe et XXIe siècles, Apr 2015, Dijon, France.
[82] Dieu comme « bien suprême » ou « bonté suprême ».
[83] Le Mal comme « privation de bien » ou « déficit de bonté ».

nouveau, déborde de sa place de psychologue empirique en osant des affirmations métaphysiques qu'il prétendait éluder. La compréhension du réel impose de ne point en faire une abstraction.

L'horizon de la modernité converge avec Jung dans le sens que le mythe judéo-chrétien, en ce qui concerne la réalité de Satan et des démons, correspondrait à un état évolutif de la pensée primitif, rudimentaire, dépassé et dont nous pourrions désormais parfaitement nous passer. L'état psychique collectif contemporain autoriserait à transcender cette pensée mythique devenue obsolète et répondant aux nécessités psychiques et culturelles d'une époque révolue[84]. L'Église catholique est alors perçue comme une institution superflue, inutile, voire perverse, préoccupée uniquement par sa propre reproduction et survie, et se consacrant à emprisonner et maintenir ses adeptes dans un mode de pensée rétrograde. Ce point de vue ne manquera pas d'alimenter la « légende noire » de l'Église, élaborée surtout à partir du XVIIe siècle, et dont les assertions mensongères ont depuis été cependant largement démontées par les historiens[85].

Bien que la psychologie des profondeurs intègre la notion de spirituel, de monde-autre, et reconnaisse certaine existence et cohérence à un au-delà du monde manifesté, elle ne prétend pas formellement constituer une religion mais se positionne comme une voie d'auto-connaissance inscrite dans une perspective avant tout thérapeutique au sens large. Le détournement ou appropriation contemporaine plus ou moins adéquate de la psychanalyse des profondeurs, ou de certains de ses concepts (synchronicités, inconscient collectif, anima, etc.) au sein de la doctrine de certaines églises, de courants religieux, ou de groupes initiatique ou sectaires à coloration gnostique (comme la franc-maçonnerie[86]), semble donc contredire le positionnement originel de cette approche.

Cette opération est facilitée par l'ambivalence jungienne entretenue face au Divin et au monde des esprits. En tenant simultanément les deux valeurs, chrétienne et occulto-gnostique, on prétend affirmer par là-même que Jung a également été inspiré par des sources chrétiennes. Mais, n'ayant jamais tranché publiquement entre ces deux sources contradictoires, l'ambivalence apparaîtra au demeurant plutôt comme une ambigüité, source de confusion pour ses adeptes.

D'ailleurs, une de ses disciples, Lucy Huskinson, confirme cette ambigüité et se fera un devoir de conforter la théorie de Jung sur la possession par les esprits, considérant qu'à part Jacobi[87], il y a eu peu de tentatives de le faire: « *La Psychologie analytique trouve sa source dans les idées du psychologue suisse C.G. Jung (1975-1961), mais ses apports sur la dynamique des expérience de possession ou de la dissociation en général sont vagues et ambigües* »[88],

[84] Et pourtant même un André Gide ne s'y trompe pas « *Le diable ne se cache nulle part aussi bien que derrière ses explications rationnelles qui le relèguent au rang des hypothèses gratuites. Satan ou l'hypothèse gratuite : ce doit être son pseudonyme préféré* », Journal des faux-monnayeurs, Gallimard, 1927, p.142.

[85] Voir en particulier les études de l'historien américain protestant Rodney Stark qui ne peut être suspecté d'apologie du catholicisme : Rodney Stark (2016) Bearing False Witness: Debunking centuries of anti-catholic history (Porter faux témoignage : démystifier des siècles d'histoire anti-catholique), Templeton Press.

[86] Dictionnaire comparatif C. G. Jung et la franc-maçonnerie, Responsable Jean-Luc Maxence, Dervy, Paris (mars 2012) ; Jung est l'avenir de la franc-maçonnerie, Jean-Luc Maxence, Dervy, Paris (février 2004).

[87] Le plus remarquable est le travail de Jolande Jacobi : « *Complex/Archetype/Symbol in the Psychology of C.G. Jung* » (1959), publié originellement en allemand en 1957.

[88] Analytical Psychology and Spirit Possession: Towards a non-pathological diagnosis of spirit possession. Huskinson, L. (2011) in Spirit Possession and Trance, Chapter 5, pp. 71-96, New Interdisciplinary

Jung et l'agenouillement

Dans ses mémoires, Jung osera se reconnaître « *ouvertement comme chrétien* » avec la nécessité de « *confronter les exigences de la foi chrétienne avec le besoin de compréhension et de réflexion* » et il avouera : « *Je découvre que toutes mes pensées tournent autour de Dieu comme les planètes autour du Soleil et comment les planètes sont par Lui, comme par le Soleil, irrésistiblement attirées* ». Cependant, il se réfère en même temps, dans son analyse des pathologies, plutôt qu'à Dieu, à une image de Dieu (*imago Dei inversée*[89]) derrière laquelle il se retranche, et évoque une posture religieuse plutôt que la foi: « *La posture religieuse joue le rôle principal dans la thérapie de la personne qui présente une souffrance de l'âme* » puisque « *l'âme, étant de nature religieuse, créé naturellement les images avec des contenus religieux* » et de ce fait, « *l'éloignement de cette caractéristique fondamentale de l'âme est la cause de nombreuses névroses* ». Il resterait à préciser si cette âme dépasse la définition psychique pour devenir l'être essentiel unique et à vocation éternelle créée par Dieu et si sa « *fonction naturellement religieuse* » peut être assimilée à la Loi Naturelle de la doctrine chrétienne.

Nous avons un exemple de cette ambivalence dans la correspondance échangée début 1961 entre Bill W. (alias William Griffith Wilson), cofondateur du mouvement des Alcooliques Anonymes (A.A.) et Carl Gustav Jung. Bill W. rappelle à Jung et le remercie pour son rôle fondamental, bien qu'involontaire, dans la création des A.A. en ayant reçu en 1930 comme patient un certain Roland H. pour un alcoolisme sérieux. Jung le traitera une année sans succès, Roland H. rechute à peine le traitement terminé. Revenant vers Jung, ce dernier avoue son impuissance et celle de tout traitement médical ou psychiatrique. C'est alors que « *Lorsqu'il vous a demandé s'il y avait un autre espoir, vous avez dit que cela pouvait exister, pour autant qu'il pourrait ressentir une expérience spirituelle ou religieuse, bref, une véritable conversion* ». Ronald H. « *rejoint alors les groupes d'Oxford, un mouvement d'évangélisation* » où il a « *l'expérience d'une conversion qui l'a libéré à cette époque de son obsession de boire* ». L'auteur de la lettre partage alors cette inspiration et, lui-même alcoolique, vit également une crise suivie d'une expérience de conversion : « *Au plus fort du désespoir, j'ai crié : 'S'il y a un Dieu, qu'Il m'apparaisse'. Immédiatement m'est venue une illumination, énorme aussi bien par son impact que par sa dimension. (…) Ma libération de l'obsession alcoolique a été immédiate, à ce moment-là j'ai su que j'étais un homme libre. (…) A l'aube de mon expérience spirituelle, la vision m'est venue d'une société des alcooliques dans laquelle chacun s'identifiera à l'autre et transmettra son expérience aux autres, comme une chaîne. (…) Cela a permis que surgissent des expériences de conversion presque à la chaîne. (…) Vous serez également intéressé de savoir qu'en plus de 'l'expérience spirituelle', de nombreux Alcooliques anonymes ont connu une grande variété de phénomènes psychiques, dont la somme est très considérable »*[90].

Ces vécus initiatiques qui seront au fondement du mouvement des A.A. conduiront à établir la stratégie des « douze pas » qui inclut très clairement la référence à Dieu, afin de pouvoir sortir de l'aliénation de l'alcool, tout en laissant chacun la liberté de concevoir cet être supérieur à sa façon et sans référence obligée à aucune religion particulière. Jung, abandonnant ses prétentions psychothérapeutiques, s'inclinant vers la transcendance face à son impuissance, a donc conduit avec succès ces patients vers la quête d'une expérience spirituelle, d'une authentique métanoïa (conversion). Le mouvement des

[89] L'expression « *imago Dei* » désigne dans la doctrine chrétienne la création de l'être humain « à l'image de Dieu ». Mais, la révélation de Dieu à l'être humain passe par le filtre de son intelligence, de son contexte culturel, de son époque, de sorte qu'à l'inverse, l'être humain, en dehors des expériences mystiques directes, se fait une représentation ou « Image de Dieu " selon ces filtres. D'où l'expression « *imago Dei inversée* » que Voltaire résumera se façon sarcastique par ces mots : *« Si Dieu nous a fait à son image, nous le lui avons bien rendu* ».

[90] Lettre de William G W. a Jung, 23 Janvier 1961. http://ayohojassueltas.blogspot.com/2010/05/correspondencia-sr-bill-w-dr-carl-g.html?m=1 (espagnol)

A.A. naît donc également d'une inspiration, d'une vision, grâce à l'encouragement de Jung, et sera accompagné de nombreux autres « *phénomènes psychiques* ».

La notion de conversion comme seule porte de sortie des états de « possession », quand le sujet est complètement envahi et sous emprise, sera reconnue à la marge par ses élèves :

« (…) quand l'ego est absent et a perdu tout sens de la réalité dans son identification avec l'inconscient autonome, la transformation potentielle de l'ego est considérable. Ici l'ego peut devenir sévèrement malade et ne jamais retrouver son enracinement dans la réalité (comme on le voit dans la compréhension par Jung de la psychose); ou bien il peut renouer avec un flux plus puissant de vie (comme nous le trouvons dans les descriptions d'expériences de conversion) »[91].

Dans sa réponse[92], Jung alors à la fin de sa vie (86 ans), se permet de révéler les craintes de parler vrai à cette époque et des précautions auxquelles il s'était senti tenu, il en « *prend le risque* » comme lui-même le reconnaît: « *La raison pour laquelle je ne pouvais pas tout lui dire [à Roland H.] était qu'à ce moment-là, je devais faire très attention à ce que je disais. J'avais réalisé que j'étais de toute façon mal compris* ». Il admet alors que pour ce patient « *son désir passionné d'alcool équivalait, sur un plan inférieur, à la soif spirituelle de notre être d'intégrer, exprimé en langage "médiéval", l'union avec Dieu* ». Et il cite en référence le Psaume 42 « Mon âme a soif de Dieu ». Mais il s'empresse d'expliquer son embarras de traiter directement de la relation à Dieu : « *Comment formuler une telle inspiration (insight) dans un langage qui ne soit pas mal interprété de nos jours ?* » Et Jung va plus loin en ajoutant : *« Je suis fermement convaincu que le principe du mal (evil principle) qui prévaut dans ce monde conduit le besoin spirituel non reconnu vers la perdition s'il n'est pas contrecarré, soit par une véritable inspiration religieuse (real religious insight), soit par le mur protecteur de la communauté humaine. Un homme ordinaire qui n'est pas protégé par une action d'en haut et qui est isolé dans la société, ne peut pas résister au pouvoir du mal, qui est à juste titre appelé le Diable (Devil). Mais l'utilisation de tels mots soulève tellement d'erreurs qu'on ne peut rien faire d'autre que de s'en éloigner le plus possible* ».

Jung termine cette extraordinaire lettre par cette conclusion :

« *Comme vous le voyez, alcool en latin signifie 'esprits', et vous utilisez les mêmes mots pour désigner la plus haute expérience religieuse aussi bien que le poison le plus destructeur. Par conséquent, une formule utile est 'spiritus contra spiritum*' » (les esprits contre l'Esprit).

Le spiritisme des jeunes années semble jeté aux oubliettes mais les courants jungiens contemporains semblent faire l'impasse sur cette conclusion de fin de vie.

Dans l'accès à cette expérience religieuse fondamentale, Jung reconnaît qu'il faut se mettre en marche et compter sur la grâce, l'amour et l'amitié, l'être authentique et sincère, et sortir d'une quête uniquement intellectuelle et rationaliste, phrase qui sans doute obtiendrait le *nihil obstat* de l'Eglise catholique :

« *La seule manière correcte et légitime pour une telle expérience est qu'elle arrive à l'être humain en réalité, et qu'elle ne puisse lui arriver que lorsqu'il marche sur un chemin qui le conduit à une compréhension supérieure. On peut être dirigé vers ce but par un acte de grâce ou par un contact*

[91] Huskinson L., op. cit. p.87.
[92] Lettre de Carl Gustav Jung à William G. Wilson du 30 Janvier 1961.

personnel et sincère avec des amis, ou par une éducation supérieure de l'esprit, au-delà des limites du simple rationalisme ».

Le psychiatre et psychothérapeute Emmanuel Brasseur, qui a étudié Jung depuis une trentaine d'années, signale que Jung évoque un rêve qu'il fait avant l'écriture de « Réponse à Job », livre qu'il considérait, selon Von Franz, comme le plus important qu'il ait écrit. Dans ce rêve, il se trouve avec son père en face de « *la plus haute présence* » et il lui est demandé de s'agenouiller, chose qu'il est incapable de faire alors que son père, lui, s'agenouille et laisse son front toucher le sol, ce qui est impossible pour Jung. Brasseur met cette position de Jung en miroir de celle d'Etty Hillesum[93] qui parle d'elle au début de son journal en se qualifiant comme « *La jeune fille qui ne savait pas s'agenouiller* » et qui a découvert, grâce à J. Spier, l'importance de ce geste, positionnement qui semble infiniment plus profonde que celui de Jung, même si celui-ci manifeste un côté extrêmement brillant au niveau intellectuel[94]. Le refus de l'agenouillement et de la prostration front contre terre, en geste d'adoration, ne peut que nous renvoyer au « *non serviam* » (Je ne servirai pas) de Lucifer et au péché de superbe et de rébellion[95].

L'âge semble libérer la parole libre de Jung, mais seulement dans des échanges privés, il n'a jamais osé s'y risquer publiquement. L'agenouillement de son père, initialement méprisé et refusé, revient au terme de son existence comme un appel à l'humilité.

La gêne vis-à-vis de « l'atmosphère jungienne » de fond pourrait procéder en partie de cette rébellion initiale, « *comme s'il avait 'raté le coche' dès le début en se rebellant non contre son père, comme voie de structuration et de construction nécessaire et juste, mais contre l'agenouillement de son père devant une représentation collective, par conséquent naïve, du Père divin. Donc, une rébellion contre la soumission acritique à une telle figure, en refusant la posture de Job »*[96].

L'inflation de l'ego

A ce propos, on peut citer comme illustratif, alors que Jung fait état d'« *actes manqués* » en les attribuant à un certain degré de « *possession de la conscience de l'ego par les complexes* », qu'il prenne précisément comme exemple le rejet de la paternité divine. Selon sa propre logique, on peut le considérer ici comme un lapsus révélateur :

« *Ils [les complexes qui possèdent la conscience de l'ego] glissent juste le mauvais mot dans la bouche, ils nous font oublier le nom de la personne qu'on s'apprête à présenter… Ils nous disent de féliciter les personnes endeuillées lors d'un enterrement au lieu de présenter nos condoléances (ils nous font dire) '**Notre Père, qui n'est pas aux cieux***' »[97].

---

[93] Etty Hillesum est une jeune femme juive connue pour avoir, pendant la Seconde Guerre mondiale, tenu son journal intime (1941-1942) et écrit des lettres (1942-1943) depuis le camp de transit de Westerbork. Voir Etty Hillesum (1995) *Une vie bouleversée*, Seuil. Elle note, en 1942, *" Je sais déjà tout. Et pourtant je considère cette vie belle et riche de sens. A chaque instant.* ", trouvant sa morale propre et la justification de son existence dans l'affirmation d'un altruisme absolu.

[94] Emmanuel Brasseur, "*Du Livre Rouge à Etty Hillesum, ou l'Amour comme pierre des philosophes. Masculin et féminin psychologiques dans le processus d'individuation*", conférence de 2014 du IXe Colloques de Bruxelles reprise dans le livre « Danger et nécessité de l'individuation », paru aux éditions Esperluète en co-édition avec L'Arbre Soleil, 2016, Belgique.

[95] Dans la Vulgate, Jérémie déplore que le peuple d'Israël clame « non serviam » pour exprimer son rejet de Dieu. Ces mots sont devenus une expression générale pour rejeter Dieu, tel que l'a fait Satan lors de sa chute. Cette expression lui a donc été attribuée.

[96] Communication personnelle de Pierre Willequet, psychanalyste jungien et auteur de divers ouvrages dont « Délires et splendeurs du religieux - La transcendance au XXIè siècle » Le Martin-Pêcheur, Paris, 2018.

[97] Jung C.G. (1948ª), "A review of the complex theory", CW, 8, par. 202. (c'est nous qui soulignons).

Ce trait révèle une inflation extraordinaire de l'ego qui semble se faire jour de façon plus évidente dans un entretien de Marie Louise von Franz dans l'émission de France-Culture « *Les rêves et la destinée » diffusée les 1, 2 et 3 décembre 1986.* En voici un extrait :

> *Marie-Louise von Franz : [...] il y a là un grand problème que Jung a souvent relevé : pour la femme, la relation humaine est le but le plus haut, ce qui est le plus important pour elle-même ; et pour l'homme, c'est l'œuvre. Il a dit : « C'est mal arrangé dans la création, si j'avais été Dieu, je l'aurais faite autrement ».*
>
> *Claude Mettra : Et comment est-ce qu'il l'aurait faite ? Qu'est-ce qui ne va pas dans la création ?*
>
> *Marie-Louise von Franz : C'est que l'homme a un autre but dans la vie que la femme, et ça crée des tragédies entre hommes et femmes. C'est le plus grand contraste. Mais je crois qu'on peut unir ces deux points de vue et voir que le mariage mystique dans la mort est une union avec soi-même, avec le Soi. « Avec soi-même » : c'est tellement égocentrique qu'il faut plutôt dire l'union avec le Soi divin, union dans laquelle les êtres qu'on a aimés sont impliqués, ils sont là-dedans aussi.*

Cette extraordinaire citation[98] « *Si j'avais été Dieu, je l'aurais fait autrement* », au-delà de la boutade, laisse pointer un hypervalorisation qui laisse songeur. Ce qui est conforté par l'idée qui suit d'un « *Soi divin qui, malgré la majuscule, renvoie à un retour sur le soi-même, aussi profond soit-il, dans une sorte d'enroulement narcissique et nombriliste sur le soi ou le Soi ou le SOI... on peut essayer d'y fourrer la famille et les amis pour le remplir comme des collections d'objets ou de mémoires, mais l'autre demeure autre. 'Ils sont là-dedans' dit- elle... leur a-t-on demandé la permission de les enfermer ainsi, de les réduire à cette intériorité mienne et d'ailleurs cela est-il possible* ? »[99].

On retrouve le même genre de discours de Jung dans une lettre à Carol Jeffrey, écrite vers la fin de sa vie (18 Juin 1958, il a 83 ans), à propos de la sexualité, où il s'identifie à Jupiter et renvoie Dieu à ses devoirs de vacances :

« Sur la base de mon expérience, je peux vous recommander envers le sexe une attitude aussi libre de préjugés que possible. […] La solution d'une telle question ne peut être qu'individuelle et ne passe jamais par des lois et méthodes générales. Jamais plus qu'en cette délicate matière s'applique le proverbe latin quod licet Jovi non licet bovi (ce qui est permis à Jupiter n'est pas permis aux bœufs). Il reste éternellement vrai ! Ce qui est un remède pour l'un peut être un poison pour l'autre […] Je ne suis pas l'arbiter mundi, et je laisse le créateur engager lui-même la réflexion sur la diversité et les paradoxes de sa création »[100].

Se révèle ici un refus de la Loi, donc du Père, qui autorise toute licence, c'est-à-dire, en matière sexuelle, une vie licencieuse.

Jung, bien que disant se refuser à jouer le rôle « d'arbitre du monde » (ce qui impliquerait de faire respecter la loi), considère que sa vie intérieure ne le concerne pas seulement lui en particulier, mais

[98] Celle-ci est réitérée dans le livre *« La quête du sens, entretiens radiophoniques »*, Marie Louise von Franz, La Fontaine de pierre ed., 2010, page 92.
[99] Pierre Willequet, psychanalyste jungien, communication personnelle.
[100] C.G. Jung, Correspondance 1958 – 1961, trad. fr. Alix Gaillard-Dermigny et Christian Gaillard, édition établie par Aniela Jaffé en collaboration avec Gerhard Adler, Paris, Albin Michel, 1996, p. 62 à 64.

aurait des dimensions universelles, ce qui conforte son image de prophète et fait écho au quolibet de ses compagnons d'école qui le nommaient déjà « patriarche Abraham ». Ainsi à propos du fameux rêve du phallus qu'il considère comme sa première confrontation au complexe du Soi, Jung prétend qu'il s'agit « *d'un message destiné au monde parvenu avec une force écrasante... Et de là émergea mon œuvre scientifique »*[101].

Ce trait jungien sera décelé par d'autres critiques comme Denis Biju-Duval, prêtre et théologien catholique, qui écrit que « *Jung ne craint pas dès les années 50 de se faire le prophète de l'ère du Verseau…on s'explique par-là comment Jung peut se trouver aujourd'hui si facilement utilisé par la mouvance du Nouvel Âge* »[102].

Richard Noll, psychologue et professeur d'histoire des sciences à l'université Harvard et son principal détracteur, reproche à Jung de se prendre pour le « Christ Aryen »[103]: « *C'est dans la communauté des esprits que la plupart rencontrent Jung, et 'Ma vie' un évangile contemporain jetant les bases d'une nouvelle religion* », cet ouvrage s'ouvrant d'ailleurs sur sa fameuse phrase « *Ma vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation* ».

Pour faire justice à Jung, au-delà des doutes sur les relations de Jung avec le nazisme, face à ces jugements, Jung a eu de nombreux défenseurs et même chez des critiques de ses propositions psychanalytiques comme Élisabeth Roudinesco qui considère qu'il s'agit surtout d'attaques personnelles « *Même si les thèses de Noll sont étayées par une solide connaissance du corpus jungien (…), elles méritent d'être réexaminées, tant la détestation de l'auteur vis-à-vis de son objet d'étude diminue la crédibilité de l'argumentation* ».

Comme dans l'expérience de Winnicot renvoyé à lui-même en tentant d'analyser Jung, la figure imposante de Jung peut servir de lieu de projection des problématiques propres et révéler ce dont le critique est le porteur inconscient. Toute analyse critique d'une théorie psychologique, a fortiori quand elle basée sur la vie entière d'un homme, peut devenir une forme de « confession subjective ». C'est peut-être en partie le cas de Richard Noll.

Mais dans la théorie même proposée par Jung, en utilisant ses propres termes, la vision de l'étron lâché par Dieu sur la cathédrale de Bâle, pourrait se traduire comme le début d'un processus inflationniste où « *Jung commence à partir de là à s'identifier inconsciemment avec un archétype masculin en inflation* »[104]. Plus que sa propre lecture de ce rêve comme une nécessité de refuser la doctrine chrétienne, il semble s'agir d'une « *affirmation radicale contre l'autorité* », Jung se substituant à l'autorité de son père pasteur et cessant de l'honorer dans cette double dimension de filiation humaine et spirituelle, en opposition aux fondements de l'ordre divin « *Honore ton père et ta mère, comme l'Eternel, ton Dieu, te l'a ordonné* » (Deutéronome 5:16) et St Paul fait remarquer que « *c'est le premier commandement avec une promesse, afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre* » (Ephésiens 6, 1).

On peut bien sûr y percevoir en même temps une résonnance avec le bouleversement que l'inceste induit dans l'ordre hiérarchique au sein des générations et des filiations et, dans cette optique, une possible tentative d'occuper indûment la place du père. Cette coloration incestueuse dont nous avons déjà fait état à propos de sa relation avec sa collaboratrice, disciple et amante, Toni Wolff, est

[101] Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées, p.143.
[102] « *Le psychique et le spirituel* », Denis Biju-Duval, Ed. De l'Emmanuel, 2001, p.158.
[103] « *Le Christ aryen, Les secrets d'une vie* », traduit de l'anglais par Philippe Delamare, PLON, 1999. Voir aussi « Le Culte de Jung » (The Jung cult, 1994).
[104] Jean Gagliardi op. cit.

extensible à ses relations avec les femmes en général, dans la mesure où cette identification avec un archétype masculin exalté l'amène à établir une relation de supériorité et d'annexion du féminin au masculin. Dans une lettre à Carol Jeffrey, Jung affirme que, si certaines femmes sont destinées à porter des enfants, d'autres jouent essentiellement le rôle de muses chargées d'inspirer l'homme et d'assurer sa renaissance spirituelle, sans considérer aucune équivalence inverse.

« *On pourrait à cet égard distinguer deux types de femmes, les mères et épouses et les amies et concubines… Il est malheureusement vrai que si vous êtes épouse et mère, vous ne pouvez que difficilement être également hétaïre*[105]*, tout comme c'est la secrète douleur de l'hétaïre de ne pas être une mère. Il existe des femmes qui ne sont pas faites pour mettre au monde des enfants réels, mais ce sont elles qui font renaître un homme dans le sens spirituel* »[106].

De cette manière, comme le note Jean Gagliardi « *elles sont ainsi psychologiquement asservies à l'homme, comme une fonction interne de sa psyché qui font d'elles un objet* ». Le lien est fait alors avec le contexte du New Age, et la boucle est bouclée à propos de Jung, quand Gagliardi reconnaît justement que cette réduction du féminin et du masculin, de la femme et de l'homme, à de simples fonctions ou relations utilitaires, constitue un « *trait dominant de la culture du développement personnel réduisant l'anima et l'animus à des attributs du moi (mon 'féminin' ou mon 'masculin') alors que le masculin est l'Autre dans l'inconscient de la femme et le féminin, l'Autre dans l'inconscient de l'homme* ».

Confusion entre l'ombre psychique et spirituelle

Si nous nous sommes un peu étendus sur le cas de Jung, c'est pour mieux observer ses sources d'inspiration et également mieux apprécier les concepts qu'il propose et ce qui en découle. En effet, le New Age se servira abondamment de divers concepts qu'il a forgés comme ceux d'« inconscient collectif », d'« archétypes », d'« individuation », de « types psychologiques », de « complexe », d'« imagination active », de « déterminisme psychique » et de « synchronicité ». Ces outils sont d'une portée très intéressante et nous- mêmes les utilisons parfois. Nous considérons cependant qu'il est nécessaire de distinguer une ombre psychique et une ombre spirituelle tandis que Jung confond et superpose les deux dans le même terme générique d'ombre psychique, ce qui nous semble la source de grande confusion. Essayons ici de regarder de plus près le concept de l'ombre psychique selon Jung (et par extension selon la mouvance New Age)[107].

L'ombre psychique serait un entrepôt où nous accumulerions inconsciemment toutes les caractéristiques que nous rejetons de notre personnalité (ou que la société rejette). C'est donc une partie de nous-mêmes que nous n'arrivons pas à voir ou connaître.

L'ego est notre partie extérieure qui correspond à l'image que nous souhaitons donner de nous-mêmes, ce que nous sommes et que nous connaissons de façon consciente. Cette « personne » (masque) occulte une partie de notre être véritable qui contient l'ombre (ce que nous rejetons). L'ego serait la figure du « bien » et l'ombre celle du « mal ». Il s'agit donc là d'un processus culturel, l'image de nous-mêmes étant façonnée par le contexte social dans lequel nous vivons, ce qui

[105] Dans la Grèce antique, une femme éduquée et de haut niveau social qui offre compagnie et services sexuels, souvent de manière non ponctuelle.
[106] C.G. Jung, Correspondance 1958 – 1961, trad. fr. Alix Gaillard-Dermigny et Christian Gaillard, édition établie par Aniela Jaffé en collaboration avec Gerhard Adler, Paris, Albin Michel, 1996, p. 62 à 64.
[107] Nous utiliserons pour cette partie la description qu'en fait synthétiquement le psychanalyste jungien américain, Robert A. Johnson (2010) Aceptar la sombra de tu inconsciente, Ed. Obelisco, España.

automatiquement élimine la conscience morale. Cette conséquence est d'une extrême importance et elle annonce déjà la négation ou suppression de l'ombre spirituelle.

L'ombre constitue de cette manière une espèce de jumeau ou double psychique, un miroir opposé à notre partie consciente. Ainsi par exemple, le fanatisme signale une forte incertitude inconsciente. Si l'ombre n'est pas assumée, assimilée, elle se projettera sur l'extérieur. De ce fait, par exemple, la « brebis galeuse » au sein d'une famille prend inconsciemment en charge l'ombre collective comme le « bouc émissaire » pour les tribus d'Israël. On croit échapper à ses propres « démons » en satanisant l'autre.

Selon Jung, ces caractéristique rejetées et occultées « *acquièrent une vie propre* »[108] et peuvent se transformer en complexes actifs, terribles monstres capables de posséder le sujet à tel point que Jung les qualifiera de « *démons intérieurs* ». Le processus de transformation ainsi suggéré de ces « objets psychiques passifs » en « sujets psychiques actifs » reste tout-à-fait mystérieux et s'apparente à un tour de passe-passe destiné à éviter à tout prix d'identifier ces "entités" aux démons classiques des traditions spirituelles et en particulier du christianisme. Assumer que la doctrine catholique en la matière puisse être certaine est de l'ordre de l'inconcevable, voire de l'insupportable, pour un esprit qui se considère « illuminé ». Ces entités sont donc en quelque sorte détournées au profit de supposés processus psychiques imaginaires qui seraient capables de produire ou créer de la vie. Ce procédé d'imposition d'une idée, sans préciser les mécanismes qui en rendraient compte, c'est-à-dire instituée par voie d'affirmation et non de démonstration, constitue une constante des "modernes" dès que l'on aborde cette thématique du monde des esprits et plus largement du monde invisible. La modernité s'autorise une pensée magique qu'elle croit déceler chez les peuples premiers et dans l'obscurantisme chrétien, elle condamne ce qu'elle décrète comme hérésie « scientifique » avec la même vigueur qu'elle s'offusque des anathèmes formulés par les conciles.

Ce mécanisme projectif et d'inversion accusatoire représente une stratégie de fond de la modernité dont se réclame Jung et qui parcourt toute la construction de l'idéologie qui infuse l'époque contemporaine, depuis la Renaissance en passant par l'Illumination, les philosophies de la « mort de Dieu » et jusqu'au dernier rejeton du New Age. Le rationalisme, c'est-à-dire l'irrationnel, prévaut dans cette démarche et rend compte des réactions fortement émotionnelles qui se font jour quand on touche ces sujets. On se rappelle comment Jung, figure de grand sage serein, perd son calme et s'exalte de façon étonnante quand il traite du *Summum bonum* et de la *Privatio boni*. Cela l'affecte profondément et lui fait « perdre raison ».

Mais l'ombre comprend aussi des éléments positifs, qualités que nous n'assumons pas, que nous avons craignons de reconnaître en nous par peur, par répression sociale et culturelle, et que nous avons alors tendance à projeter sur des figures héroïques. Il est facile de sortir le linge sale mais bien plus difficile d'extraire l'or intérieur. Dans l'état amoureux, par exemple, la partie « dorée », lumineuse, jusqu'à l'image de Dieu, sont projetées sur l'autre personne, ce qui occulte et ternit sa dimension humaine. L'individu contemple alors en l'autre sa propre projection et ne voit plus l'autre personne dans sa simple humanité et sa véritable altérité.

En effet, l'indistinction des « inspirateurs » (anges ou démons), donc de nature spirituelle, conduit à projeter ces forces considérables sur l'autre, le chargeant de caractéristiques surhumaines impossibles à porter ou supporter[109]. Cette énergie psychique devrait être restituée aux inspirateurs qui lui correspondent, anges ou démons, Satan ou Dieu. A Dieu, entre particulier, par l'action de grâce.

[108] Robert A. Johnson, op. cit. p.10.
[109] Robert A. Johnson, op.cit. p.55.

Ce genre de projection facilite l'instauration de gourous et autres « hommes de pouvoir » qui s'y prêtent parfaitement, cette énergie psychique alimentant leur ego. Elle facilite aussi la création de boucs émissaires chargés de porter l'ombre spirituelle négative dans une tentative inconsciente de l'exorciser. Ce processus fonctionne particulièrement dans le contexte tribal dominé par le mythe de la justice et l'identification à la communauté, tandis qu'elle est remise en question dans la proposition évangélique de la miséricorde où le pardon et l'amour de l'ennemi renversent la situation et bannissent ce mécanisme projectif. Gandhi a joliment caricaturé la logique tribale de la justice dans sa fameuse sentence : « *Si tu continues avec le vieux code de justice – œil pour œil, dent pour dent – tu finiras dans un monde d'aveugles et d'édentés* ».

L'amour évangélique, sortant de l'identification tribale excluante pour proposer l'universalité inclusive et la solidarité fraternelle de la nature humaine, propose ainsi à chacun de charger consciemment l'ombre propre (la croix individuelle) et même celle de l'autre (aimer l'ennemi, qu'il soit extérieur ou intérieur), en appelant à la grâce et miséricorde divines.

Dans le schéma tribal, face à son ombre propre et celle de l'autre, les options sont de la projeter, la dévier ou l'esquiver. L'ombre est donc pérennisée d'une façon ou d'une autre par un simple déplacement, mais non résolue. L'amour évangélique propose au contraire sa « dissolution », son effacement, dans le pardon et par conséquent l'annulation de sa puissance opératoire.

Le Christ reconnaît comme source du Mal le cœur-même de l'homme, folie incluse :

« *Car c'est du dedans, c'est du cœur des hommes, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités, les meurtres, les vols, les cupidités, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, la folie…* » (Marc 7, 21-22).

Mais, dans un même mouvement, Il identifie également ce cœur humain comme une terre fécondée par deux types d'inspirateurs externes à la nature humaine, l'un bon, l'autre mauvais :

« *Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. Mais, pendant que les gens dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla (…) Ses disciples s'approchèrent de lui, et dirent : Explique-nous la parabole de l'ivraie du champ. Il répondit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les fils du royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du malin ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable* » (Mathieu 13, 24-25, 36-39).

L'individu évolue idéalement de la plénitude inconsciente infantile à la plénitude consciente du vieux sage au moyen du processus de différenciation qui passe par des étapes de séparation progressive (1ère partie de la vie), puis par des étapes de réunification (2ème partie de la vie). Le langage religieux décrit ce processus comme le passage de l'Eden à la Jérusalem céleste, le langage psychique comme le passage du jardin à la ville, dans les deux cas la transition du féminin au masculin.

La confusion de ces divers langages qui décrivent une processus similaire mais situé à deux niveaux différents de l'être, spirituel et psychique, trouve son aboutissement ou son origine dans l'équivalence établie, dans le schéma jungien, entre le Soi et la Divinité. Ce schéma prête faussement à l'intériorité humaine les attributs de la divinité, car aussi profonde que soit cette intériorité de l'âme humaine, elle reste à « Soi » et de « Soi », et conduit Robert A. Johnson à affirmer que « *si l'on peut contempler la splendeur de Dieu, aussi bien dans ses aspects lumineux comme dans ses aspects obscurs, cette*

expérience ne déboucherait alors pas sur la désillusion et l'amertume »[110]. Bien entendu, comme jungien, Johnson ne différencie pas la divinité incréée et absolument lumineuse[111] et l'ange déchu, créé et devenu librement ténébreux[112]. Sa description des mécanismes projectifs n'en demeure pas moins pertinente, mais elle entretient cependant la confusion de niveau entre le Créateur et les créatures, entre le Royaume des Cieux et le monde intermédiaire des puissances angéliques. La substitution inadéquate du *Summum bonum* par la *Conjunctio oppositorum* demeure le « péché » originel (et mortel) de la théorie jungienne.

Par voie de conséquence, les expériences symbolique ou rituelles sont considérées chez les junguiens avec d'un même degré de réalité et d'opérativité qu'un évènement authentique. Elles sont sensées être capables d'affecter l'être humain de la même façon et au même degré. Ainsi, Robert A. Johnson cite la messe (sacrifice eucharistique) comme un équivalent de cérémonies basées sur la destruction telles que les rituels incluant sacrifice, mort, assassinats rituels, jeûnes, abstinence sexuelle, qu'il considère comme aptes à « *exprimer l'ombre de manière symbolique* ».

L'inconscient ne distinguerait pas un acte réel d'un acte symbolique et on pourrait donc maintenir l'équilibre des forces opposées en inventant des rituels ou techniques destinés à équilibrer les « énergies psychiques » par une compensation symbolique. Peu importe si la personne adhère ou pas consciemment au contenu symbolique puisque celui-ci est destiné à tromper l'inconscient qui n'y voit que du feu. La foi n'est pas requise et le « maître de la tromperie » peut agir à son aise.

On peut, à partir de là, facilement concevoir l'inépuisable source que l'imaginaire propose aux « maîtres » rituels de toute sorte comme au simple quidam. En d'autres termes, il s'agit d'instituer des pratiques magiques (manipulation des lois psychiques et spirituelles), au goût et à la mesure (ou démesure) de chacun. De cette façon, tout homme assure son propre devenir sans avoir besoin de nulle intervention extérieur et en particulier de nul Sauveur.

Ces translations « énergétiques » sont à proprement parler des pratiques magiques dont les conséquences spirituelles ne sont pas perçues ni signalées. D'ailleurs, certains ne s'y trompent pas qui revendiquent fièrement cette dimension magique, comme Alexandro Jodorowsky, artiste-thérapeute franco-chilien et figure de proue du New Age, qui propose sa « psychomagie » comme « *un art thérapeutique pour tous* »[113] qui serait à la fois efficace et inoffensif, un nouvel évangile concernant notre « *Dieu intérieur* » et praticable à domicile avec un simple manuel[114].

La notion manichéenne d'équilibre des « énergies » négatives et positives, autre version de la négation du *Summum bonum* et de la *Privatio boni*, se retrouve dans la fameuse conjonction des opposés, la Nature étant sensée fonctionner en paire d'opposés (chaud- froid, haut-bas, intérieur-extérieur…).

---

[110] Robert A. Johnson, op. cit. p.55.

[111] « La nouvelle que nous avons apprise de lui, et que nous vous annonçons, c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres » (1 Jean 1, 5). Le symbole du concile de Nicée, adopté en 325, fixe cette expression qui embrasse Jésus-Christ « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles ; il est Dieu, né de Dieu, lumière, née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu. »

[112] Quand Jésus s'adresse à Paul sur le chemin de Damas, en lui formulant sa mission, il assimile Satan aux ténèbres : « *Tu devras leur ouvrir les yeux et les faire passer des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu* » (Actes 26, 18).

[113] J'ai ainsi vu un patient aux lourds héritages transgénérationnels négatifs auquel Jodorowsky a proposé d'aller uriner sur la tombe de ses ancêtres, et un autre, avec de sérieux conflits avec ses parents, d'égorger deux petits cochons représentants son père et sa mère… On est loin du pardon et de la miséricorde évangéliques.

[114] Alexandro Jodorowsky, Nelly Lhermillier, et al. (2017) Manuel de psychomagie : Vers le chemin de la guérison, J'ai lu ed.; Alexandro Jodorowsky, Alex Lhermillier, et al.(2016) Un Evangile pour guérir & Le Dieu intérieur, Les Editions du Relié.

Nous avons déjà signalé l'inanité de ce schéma duel au niveau spirituel qui, lui, s'inscrit dans un continuum. Selon ce principe réducteur, qui confond de nouveau les plans psychiques et spirituels, certains voient, par exemple, une explication des attaques démoniaques contre Saint Antoine comme uniquement une compensation de ses abstinences sexuelles… A noter par ailleurs que même dans le domaine physique, les paires d'opposés ne sont pas toujours pertinentes : la notion de chaud et de froid, par exemple, demeure absolument subjective, il n'existe objectivement qu'un continuum de températures plus ou moins élevées.

Dans notre réalité humaine, l'ambivalence est associée à l'expérience religieuse, le trésor se trouvant toujours au milieu de l'inattendu et parfois des immondices, l'ivraie mélangée au bon grain. Saint Paul déclare que « *là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* » mais le péché est révélé par la prise en compte de la Loi car « *la loi est intervenue pour que l'offense abondât* » (Romains 5, 20). C'est donc la Loi immuable et transcendante qui révèle la faute et permet de la discriminer et d'envisager d'accéder à son pardon ; c'est elle qui, en révélant le Mal, permet d'accéder au sens spirituel perdu de l'existence humaine. Le rejet de la Loi entraîne une perte du sens, le rend inassimilable pour l'être humain habité par le besoin de connaître, savoir, comprendre. Il s'agit d'opérer un saut de conscience pour sortir de la contradiction statique et improductive du bien et du mal, pris comme des réalités psychiques équivalentes et opposées, pour passer au paradoxe ambivalent (mais non ambigu), dynamique et hiérarchisé du Bien (Dieu créateur) et du Mal ou plutôt du Malin (créature)[115]. Ce changement de disposition intérieure ouvre à la réception de la grâce et à la contemplation du mystère que le psalmiste exalte comme "les merveilles du Seigneur"[116]

Cette conversion ou métanoïa suppose d'accepter de souffrir[117] et de traverser la confusion initiale du doute et de l'incertitude pour assumer l'acte de foi comme un pas vers la guérison. Car l'esprit de Dieu est Un et ne connaît pas la dualité. Par cet acte de foi, on se dispose à sacrifier un point de vue ou positionnement antérieur pour accéder à un état de conscience supérieur, abandonner des certitudes pour en laisser surgir d'autres plus amples. Ce passage fait appel à notre héroïsme intérieur (vaillance, courage et étique) pour pouvoir supporter le paradoxe jusqu'à ce que surgisse la grâce réunifiante.

C'est lorsque nous ne pouvons plus continuer (« *je n'y arrive plus* », « *je n'en peux plus* ») que l'ego vaincu peut éventuellement s'ouvrir à une dimension supérieure de l'être (expérience religieuse, mystique, conversion)[118]. Il nous faut en effet « descendre aux enfers » avant de prétendre « monter au paradis ». L'inversion de cette règle spirituelle conduit vers les paradis artificiels immédiats et gratifiants mais suivis tôt ou tard par les plongeons douloureux dans les obscures profondeurs qu'on a voulu éviter au départ. C'est la très classique observation du processus de la toxicomanie dont le raccourci vers le « high » fascinant débouche de plus en plus vite vers un « down » angoissant.

Si les jungiens adhèrent à cette démarche de sortie de l'ambivalence par un saut de conscience, ils font de nouveau appel pour y accéder au « *symbole du Christ (…) prototype de réconciliation des contraires et notre guide pour échapper au règne du conflit et de la dualité* ». Le Christ ne serait pas vraiment de nature divine, sinon présent dans les élaborations de notre inconscient, comme force psychique d'auto-rédemption: « *Chaque être humain est un rédempteur et le Christ le prototype de*

[115] Dans la version originale araméenne du Notre-Père, la langue de Jésus, la prière finale dit « Délivre-nous du Malin » (et non du mal, ni du Mal).
[116] « *Racontez à tous les peuples les merveilles du Seigneur* » (Psaume 95).
[117] Du latin *suffere* = supporter dans le sens de permettre comme dans les formules courtoises de l'ancien français : « *Souffrez que je l'admire et ne l'imite point* » (Horace de Corneille).
[118] « *Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : O Dieu ! tu ne dédaignes pas un cœur brisé et contrit.* » (Psaume 51 :17).

cette mission humaine »[119]. On retrouve-là les influences gnostiques omniprésentes dans l'œuvre de Jung et qui perdurent dans les croyances de ses disciples.

Jung reconnaît lui-même cette nécessité de la grâce mais sans expliciter d'où proviendrait ce plus de gratuité qui ne peut être convoqué à l'envi : « *Découvre qu'est-ce qu'une personne craint le plus et c'est par là qu'elle poursuivra son cheminement* ». En effet, cet appel (= vocation) résonne en tout être humain, le défi, et sollicite son courage, en lui demandant d'accepter l'existence d'une altérité irréductible, le Tout-Autre, qui interviendra à son heure, l'heure de la grâce. L'ego se modèle comme le métal entre le marteau de la souffrance et l'enclume de l'espérance, par le feu de l'Esprit d'amour. Car si cette « heure de la grâce » n'est pas dictée par un amour supérieur et inconditionnel, un « Bon Dieu », elle dépendrait alors d'une divinité capricieuse et irascible, manipulatrice, que Jung pourrait qualifier fort justement de méchante et cruelle, jouant de l'être humain comme le chat avec la souris, à l'image du démiurge des gnostiques.

Ce « Bon Dieu » des prières des enfants n'est autre que le *Summum bonum* des théologiens avec lequel Jung aura finalement bataillé durant toute son existence, redoutant l'héritage offert par filiation[120] tout en étant attiré vers Lui comme par un soleil.

Il reste que Jung fera graver au-dessus de l'entrée de sa demeure un adage d'Érasme, traduisant un oracle de Delphes, symbolisant sa pensée : « Vocatus atque non vocatus, Deus aderit », qui signifie : « Qu'on l'invoque ou non, Dieu sera présent ». Cet adage sera aussi son épitaphe.

Conclusion

Après l'asphyxie freudienne due à l'enfermement dans un inconscient-poubelle et réduit à des pulsions sexuelles primaires peu avouables, Jung, son héritier devient, son principal dissident, et ouvre les dimensions de l'inconscient à la « nature religieuse » de l'âme humaine guidée par des intelligences supérieures. Cette grande respiration associée à sa brillante érudition, sa puissance de pensée et son charisme personnel, l'ont positionné en géant de l'exploration des profondeurs de l'être humain et référence incontournable de la modernité. Il élargit le débat, produit des idées riches, forge des concepts utiles.

Cependant, Jung est inspiré très tôt par des puissances spirituelles négatives dont il hérite et est victime, mais avec lesquelles il entretiendra lui-même ensuite une relation active. Pour parler clair, Jung est infesté par des entités démoniaques et celles-ci présideront largement à l'élaboration de son œuvre. C'est-à-dire qu'une grande partie de ses connaissances et de ses écrits ne proviennent pas de son propre fonds mais de « révélations » transmises par le monde des esprits. Nous nous sommes attachés dans cet article à observer comment la théorie jungienne émane en grande partie du vécu précoce de Jung et de ses héritages transgénérationnels, particulièrement dans leur dimension spirituelle.

Malgré les grâces reçues, son expérience clinique et les intuitions profondes sur la réalité ontologique des esprits, Jung entretient une attitude indécise et ambigüe sur cette question cruciale jusqu'à la fin de sa vie. S'il peut l'admettre en privé, cette reconnaissance claire et nette ne sera jamais défendue

[119] Robert A. Johnson, op. cit, p.89

[120] « *L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui* » (Romains 8, 16).

publiquement. Il utilisera la culture du secret, l'effacement de certains faits, la capacité dans une œuvre aussi prolixe de dire la chose et son contraire, l'interdiction de publication de certains écrits avant sa mort, pour dépister ses lecteurs et auditeurs. Ses disciples et adeptes ne retiendront d'une façon générale que son positionnement public aboutissant à la diffusion de confusions entre le psychique et le spirituel, les ténèbres et la lumière, le « haut » et le « bas », le suprahumain et l'infrahumain. Ils tendent à laisser de côté les aspects clairement pathologiques de la personne de Jung et faire silence sur les contradictions entre l'homme et son œuvre.

Malheureusement, son influence considérable sert encore aujourd'hui de courroie de transmission aux influences toxiques malignes, magiques, occultistes, gnostiques, ésotériques, spirites, qui l'habitaient. Celles-ci infusent la mentalité contemporaine et sont à l'origine de nombreuses dérives dans les champs de la psychothérapie et de la spiritualité et elles trouvent en particulier à s'exprimer et se répandre de manière préjudiciable à travers la nébuleuse du Mouvement du New Age.